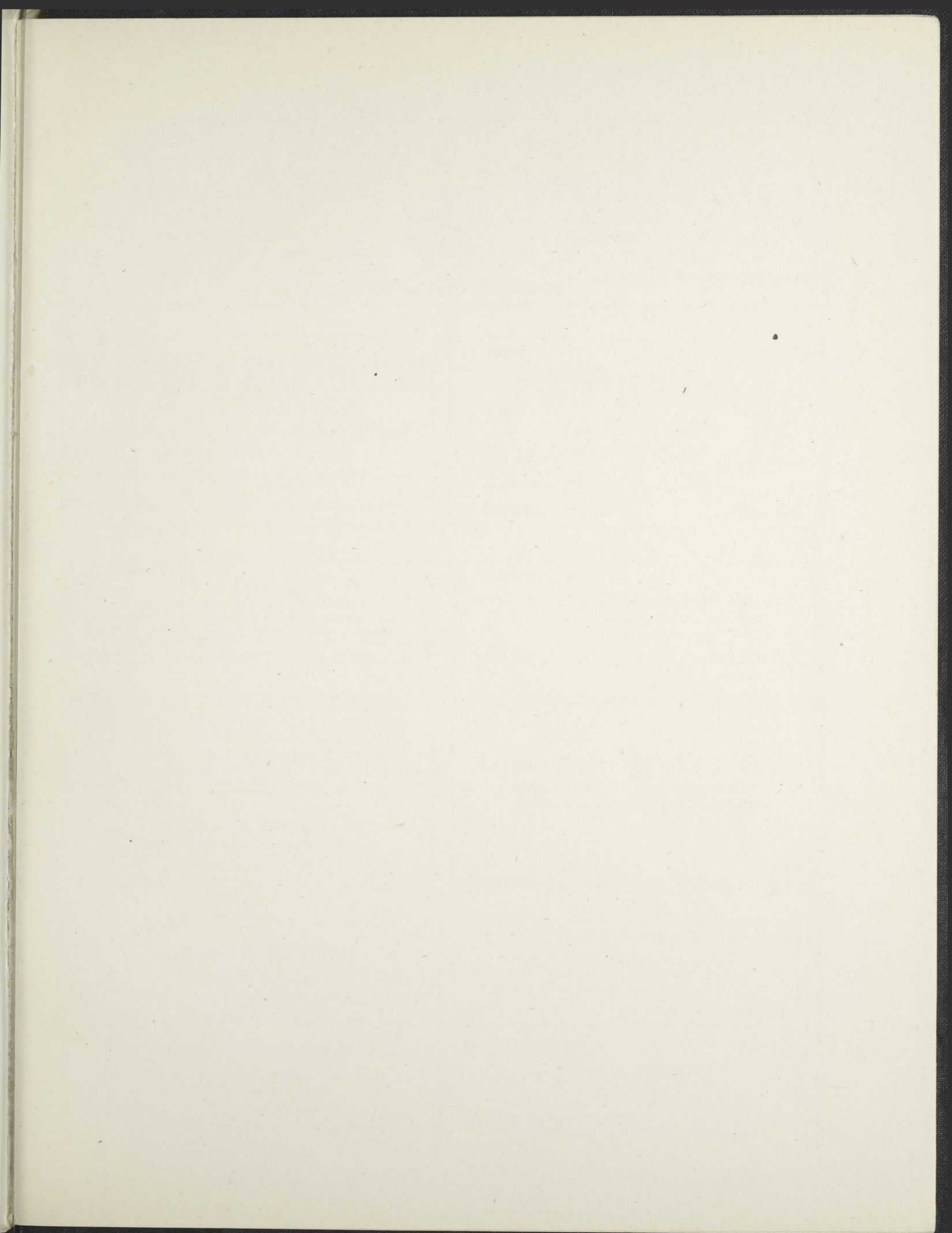
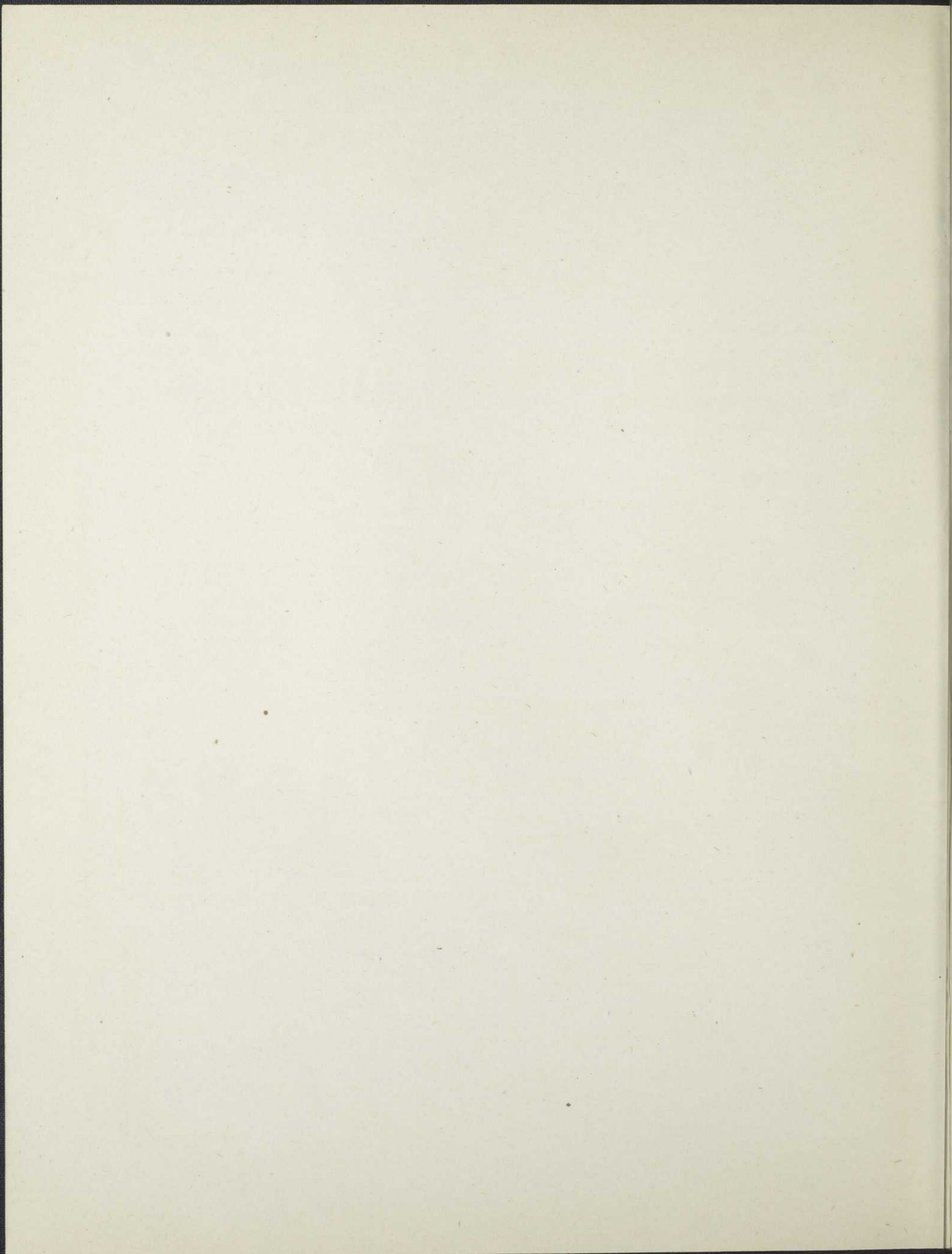


REVUE
DOMINICAINE



22





ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Lanquetier-Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

- Ⓐ *TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES*
- Ⓑ *DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES*

DIPLOME OFFICIEL



BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

*Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.*

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

*Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débassage de tous genres.*

*Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.*

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories

Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, rue d'Aiguillon

Québec, P. Q.

TÉLÉPHONE : 4-2473

LA CIE HUBERT MOISAN

ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC

SERVICE D'AMBULANCE

297, RUE ST-JOSEPH

QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (tel. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tel. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER

QUÉBEC

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES

DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON

QUÉBEC

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUÉBEC

TÉL. HARBOUR 3377

GASCON & PARANT

ARCHITECTES

934 EST, SAINTE-CATHERINE

MONTRÉAL

Machineries de buanderie	LANGLAIS & FRÈRE ENRG. (Chauffage & Ventilation Ltée) 103, rue St-Pierre Téléphone : 2-8224 Q U É B E C <i>Foyers hydrauliques JONES (stoker)</i> <i>Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE</i> FAMEUX POÊLES THERMOS	Equipement d'hôpitaux
Glacière électrique		Pompe
Moteurs		Fours mignolets
Ustensiles de cuisine		Fournaise
Chauffage		Compresseur
Air climatisé		Machinerie diverse
Ventilation		Brûleur à l'huile légère
Brûleur à l'huile MAZOUT		

tél. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal


LES PRODUITS MADELON ENRG.


EXCELLENT CONTRE:
 MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES : GRIPPE, RHUMATISME.

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
 VENIÉZ-VOUS
 TÉLÉPHONE? 4
 RE. 3984

La Photogravure Nationale *Limite*
 202 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTREAL

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Encouragez nos annonceurs

Compliments de
DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
 245, avenue McDOUGALL Outremont, P. Q. Tél. CRescent 4183

Gouttes nasales PRIVINE

Pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
 L'instillation de 3 à 4 gouttes de Privine dans chaque narine à intervalles de 4 à 6 heures soulage les rhumes de cerveau en l'espace de quelques minutes : la sensation de lourdeur de la tête, le nasillemeent et le larmoieement cessent, et la respiration redevient libre.

COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — Montréal, P. Q.

EUGÈNE CÔTÉ
 PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
 Manufacturiers
 de chaussures
 ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
 7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio
 SPÉCIALITÉ:
 MALADIE/ CHRONIQUE/
 CANCER, TUBERCULOSE,
 ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895
 900 est. /herbrooke

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
 est à vos ordres pour toutes vos opérations de banque et de placement.

ST-HYACINTHE, P. Q.

Tél. FITzroy 8 5 8 5	COLLES DE TOUTES SORTES <i>En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide</i> MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.	5 5 6 5 Chemin de la Côte St-Paul Montréal
----------------------------	--	--

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA \$6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS :

OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH,
MONTRÉAL

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.

Les Bontés de Marie

œuvre posthume du
T. R. Père Hyacinthe Couture, O. P.

La dernière Bonté de la Vierge à l'auteur des « Bontés de Marie » fut de pouvoir publier ce volume à la gloire de Notre-Dame.

Voici quelques-uns des 60 titres des chapitres du volume :

Heureuse méprise au téléphone — La bague miraculeuse — Une vocation cardinalice — Les saboteurs de la Sainte Vierge — A la prison de Bordeaux — La Trappe où le diable se fait attraper — Sa chère moitié — Le violoniste de la Sainte Vierge — Sort-on de l'enfer ? — La Sainte Vierge au cirque — Les grincheux... mais... une consolante théologie — Le toréador et la Sainte Vierge — Deux lurons... par un beau dimanche — La dynamite de la Sainte Vierge — Le diable s'en mêle — L'autre moitié du diable.

Volume de 320 pages — PRIX : \$1.00

En vente à LA LIBRAIRIE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Bonnes adresses à consulter

- ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :**
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
Talbot, René Ltée, 205, St-Paul Québec, P. Q.
- ARTICLES RELIGIEUX :**
Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd., 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.
North American Sales Co. Regd.,
649 ouest, Notre-Dame, Tél. HA. 3029, Montréal
- ARCHITECTES :**
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
Samson, Paul-E., 180, St-Jean, Tél. 4-2163 Québec, P. Q.
- ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.**
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.
- ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec
- ARTICLES DE SPORT :**
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
- ASCENSEURS :**
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**
Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal
- ASSURANCES (MOINS ASSURANCE-VIE) :**
Caron, Hector A., Edifice Canada Cement, HA. 3877, Montréal
- ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :**
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 Québec
- ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE**
Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 Québec
- AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :**
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 Québec
- AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :**
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946
- AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :**
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec
Gagnon, J.-E., Enrg., 65, Charest, Tél. 4-2500 Québec
- AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :**
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 Québec
- AVOCATS :**
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.
- BANQUES :**
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal
- BEURRE D'ÉRABLE :**
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOLLard-2433, Montréal
- BISCUITS ET GÂTEAUX :**
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.
- BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :**
Côté, Valère Inc., 187-lère avenue, Tél. 4-4491 Québec
- BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.
- BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :**
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun
- BONBONS EN GROS :**
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.
83, Sault-au-Matlot, Tél. 4-1167, Québec
- BOUCHERS :**
Savard, Roméo, 252½, St-Olivier, Tél. 2-4283 Québec, P. Q.
- BOUCHERS, ÉPICIERS : QUÉBEC MARINE GROCERS :**
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matlot, Tél. 2-8505 Québec
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 Québec
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec
- BUANDERIES :**
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal
- CAFÉ-THÉ-CONFITURES :**
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
- CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :**
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal
- CHAPEAUX :**
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**
Madden et Fils Ltée, 3 boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
Syndicat National du Combustible, 67, Buade,
Tél. 7111, Québec, P. Q.
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :**
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
- CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :**
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal
- COLLÈGE VERSAILLES :**
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal
- COMPLIMENTS :**
Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice Montréal
- CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :**
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun
- CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :**
Succession Delphe Maranda, 818½, St-Vallier,
Tél. 2-3808, Québec, P. Q.
- CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :**
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 Québec
Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 Québec
- COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :**
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec
- COURTIERS D'OBLIGATIONS :**
Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec
- COURTIERS EN ÉPICERIES :**
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal
- COUVREURS :**
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 Québec
- CRÈME GLACÉE :**
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :**
Bouchard, J. & Fils, 54-5e rue, Tél. 4-1113 Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES ET FLEURISTES :**
Bouvette & Fils, Trois-Rivières et Shawinigan-Falls, P. Q.
- DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :**
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec
- DRIVE YOURSELF :**
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec
- EAU DE JAVELLE :**
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoulu), 4-2661, Québec
- ENTREPRENEURS :**
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 Québec, P. Q.
- ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :**
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec
- ÉPICIERS-BOUCHERS :**
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

Bonnes adresses à consulter

ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 ... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 ... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :

Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville Trois-Rivières

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 ... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 Québec

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 ... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630 Québec

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 ... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 ... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa

LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 ... Québec

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 ... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

MARCHAND DE FOURRURES :

Zicat, Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foye, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARBour 7630 ... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 ... Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 ... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARBour 0630 Montréal

NETTOYEURS, BUANDERIE :

Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 Québec, P. Q.

NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 ... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 Québec

PIANOS : À VENDRE — ACCORDAGE

Marcoux, J.-C., 609, St-Vallier, Tél. 9775 Québec

PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 ... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 ... Montréal

RESTAURANTS :

Le Roi du Chien Chaud Enrg.,
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :

Dominion Taxis, Tél. 8123 Québec, P. Q.

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 ... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :

Marché de Québec Enrg., 26-28, 1ère rue, Tél. 2-2016 ... Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :

Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 Québec

Sommaire

Janvier 1945

ANNE HÉBERT : *« L'Annonce faite à Marie »*

Une grande poétesse de chez nous, avec beaucoup d'intelligence et de compréhension, nous livre la quintessence de ce grand drame de la sainteté.

JEAN-CHARLES BONENFANT : *La balance sur les tréteaux*

« Si tous les juges et tous les avocats étaient malhonnêtes, on cesserait de les ridiculiser ».

REX DESMARCHAIS : *Le romancier et ses paysages*

Les frontières du roman. Où commence la création artistique ? Où finit-elle ?

CLÉMENT LOCKQUELL : *André Gide ou l'art de la fugue*

Cet écrivain essentiellement inconstant et versatile dans ses pensées et ses sentiments, l'auteur le suit page à page à travers ses écrits et nous livre son secret : celui de la fugue.

BERTHELOT BRUNET : *Lettre à Joseph Ouvrard sur l'assurance*

Quelques considérations originales au sujet de « Propos sur le bonheur » d'Alain.

RÉAL BENOÎT : *Visite à Marc Chagall*

« Chez vous, saluez les paysages, les animaux et aussi les bonnes gens », dit le grand artiste à son visiteur.

Le sens des faits

DELEGATUS : National Conférence of Catholic Charities.

L'esprit des livres

- V. GERMAIN, ptre : « Les Chroniques de la Crèche » (*Antonin Lamarche*).
EDOUARD MONTPETIT : « Souvenirs, tome I : *Vers la vie* » (*M.-A. L.*).
LÉO-POL MORIN : « Musique » (*fr. Richard-M. Mignault, O. P.*).
MARCEL DUGAS : « Paroles en liberté » (*Pierre Chaloult*).
EDMOND LABELLE : « La quête de l'existence » (*Communiqué*).
ROBERT CHARBONNEAU : « Connaissance du personnage » (*A. L.*).
Abbé EMILE DUBOIS : « Pour un renouveau chrétien » (*A. L.*).
RAÏSSA MARITAIN : « Les Grandes Amitiés, t. II, *Les aventures de la grâce* » (*Criticus*).
Dom MARMION : « L'union à Dieu » (*Communiqué*).
MICHEL GEORGES-MICHEL : « Bohème à New-York » (*M.-A. L.*).
RENÉ RISTELHUEBER : « Voyages en forme de croquis » (*M.-A. L.*).
ALEXANDRE DUMAS : « Les Trois Mousquetaires » (*Pierre Chaloult*).
PIERRE BENOÎT : « L'Atlantide » (*Pierre Chaloult*).
ALAIN : « Propos sur le bonheur » (*Pierre Chaloult*).
WALLACE FOWLIE : « De Villon à Péguy » (*Pierre Chaloult*).
GEORGES DUHAMEL : « Le Club des Lyonnais » (*Pierre Chaloult*).
ANDRÉ GLARNER : « De Montmartre à Tripoli » (*Pierre Chaloult*).
PAUL BOURGET : « Un divorce » (*A. L.*).
ROLAND DENIS : « Quatre de la gazelle » (*A. L.*).
AUGUSTE BAILLY : « Cléopâtre » (*A. L.*).
EMIL LUDWIG : « Mackenzie King » (*A. L.*).
J. GRIMAL : « Avec Jésus formant en nous son prêtre » (*A. L.*).
Cardinal NEWMAN : « A Newman Treasury » (*A. L.*).
G. HOORNAERT, S. J. : « A propos de l'Évangile » (*A. L.*).
Accusés de réception.

REVUE DOMINICAINE

1945

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

Directeur :

Antonin LAMARCHE, O. P.

Auctoritatum permissu

*La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.*

ABONNEMENTS

Canada : 3.00 ; Etranger : \$3.25 ; avec le Rosaire :

25 sous en plus. Le numéro : 30 sous.

Abonnement de soutien : \$10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE

MONTRÉAL - 28

REVUE
DOMINICAINE

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Volume LI

Tome I

Janvier 1945

“L'Annonce faite à Marie”

« L'Annonce faite à Marie » c'est le drame de la sainteté. Claudel a écrit ailleurs que « le saint est celui que Dieu ne laisse pas tranquille ». Violaine est quelqu'un que Dieu ne laisse pas tranquille. Violaine en sa fleur était, à la fois, belle, pure et si heureuse. Et voilà que Dieu fond sur elle comme un aigle. Pour Dieu aussi la jeunesse est une proie de choix. Pierre de Craon et Jacques Hury ont désiré la jeune fille. Mais Dieu avait également son désir sur elle.

* * *

Le désir de Dieu sur Violaine s'est réalisé jusqu'à la dernière « fleur d'argent » mangeant sa chair où pas un espace n'a refusé de fleurir, jusqu'au dernier petit souffle s'exhalant de sa bouche. Le désir de Dieu sur Violaine s'est réalisé au cours d'un feu de huit années.

Le bois si bien pris devient feu à son tour, si brûlant de douleur et d'amour qu'il embrase le fer, cette Mara si dure et que le diable ne laissait pas tranquille. Le Dieu de Violaine s'approche de Mara. Tu verras, Mara, qu'il n'y a pas que le démon qui ait de la vitalité et que la main de Dieu, quand elle nous tient,

nous tient bien et n'a de cesse qu'elle ne nous ait fait tout donner : l'amer et le doux.

Bienheureux celui que le Christ lui-même fait entrer dans le plan de la Rédemption et qui n'a pas à chercher au loin de sa propre initiative l'œuvre de sanctification.

Le père et la fille entendent une Voix. Anne Vercors répond à la Voix. Il va vers la Voix. Il cherche le chemin pour aller vers la Voix. Pour Violaine c'est plus simple. La Voix fait elle-même les demandes et les réponses, la proposition et l'exécution.

Anne Vercors va à Jérusalem, là où demeure « le trou que fit la Croix », lorsqu'elle fut érigée. Bienheureuse Violaine, tu restes auprès de ton fiancé, de ta mère et de ta sœur. Jésus-Christ voit ton cœur, se penche dessus et y plante la Croix. Elle « tire tout à elle », cette Croix, dans ton cœur : Pierre qui n'était pas « un homme tellement sûr », Jacques qui est simple et rude et ce vieillard qui va si loin chercher Notre-Seigneur, la mère qui est à la fois bonne et injuste, et Mara la Noire, la Possédée dont la foi est si étrange, et le Pape, et le Roi, toute la France et toute la Chrétienté, et les pays sauvages qui adorent le diable ou les astres.

Quand Dieu plante un saint en terre ainsi qu'une croix enfoncée dans le sol, cela dérange la terre dans sa couche unie de dureté et d'habitudes. La terre la plus proche se brise et se détache par mottes, même la plus éloignée sent le choc et tremble en son centre. Dieu aime la terre et les créatures de la terre quand elles sont ouvertes et brisées.

* * *

Le premier oui à l'Annonce, Violaine le fait dans la surabondance de l'allégresse et de la grâce, à ce point où l'on est si heureux et si aimé de la joie de Dieu que c'en est trop et que la source

L'ANNONCE FAITE À MARIE

se livre d'elle-même, tout entière, croyant ne livrer que le trop-plein.

Ce n'est pas fini de dire oui. Vient un temps où l'on s'aperçoit que ce à quoi on a consenti commence de s'accomplir ; on en voit la forme écrite sur soi ; l'on n'échappera plus à ce oui que l'on a prononcé si spontanément sous une violente poussée intérieure de Charité.

Ce n'est pas tout de découvrir la lèpre sur son côté. Voilà que les êtres que Violaine aime le plus au monde prennent leurs places désignées dans le Sacrifice, majestueusement comme dans le jeu de la Messe.

Jacques, le bien-aimé, le père qui n'est plus là, la Mère et Mara, tous lui manquent à la fois. Pas une fidélité ne demeure.

La douleur, le déchirement de la douleur, la plénitude de la douleur, le visage dévoilé de la douleur, le visage nu de la douleur penchée sur Violaine, proche, visage contre visage, elle en respire l'haleine acide ; voilà l'appui qui ne manque pas, la présence qui ne se dérobe pas, l'univers où la lépreuse de Chevoche entendra jusqu'à la fin « les choses exister avec elle ».

Dieu existe avec Violaine. Elle entend Dieu exister en elle. Dieu comme un feu plus ardent que la lèpre. Comment ne pas devenir une torche de foi, d'espérance et de charité quand l'essence du feu s'est fait un nid en nous !

Violaine a donné sa fleur. La fleur qui n'est pas le don complet mais la promesse du fruit. Violaine pour Jacques n'a été qu'une promesse.

* * *

Maintenant c'est l'heure torride de l'été où se dessèchent les feuillages. L'heure nue de la Foi. Le silence s'empare de Violaine,

le silence qui se trouve entre l'acte II et l'acte III. Dans ce silence et cette nuit de huit ans s'accomplissent l'œuvre et le miracle.

Le silence et la nuit furent sans doute plus profonds que ne le laissent supposer les paroles de la lépreuse à sa sœur : « Sous ce voile-là, j'en ai un autre ».

Il a dû y avoir un temps où, sous le voile de lin et sous celui des pauvres yeux mangés, s'étendit un voile plus noir et plus épais. Dieu a paru abandonner Violaine comme Jacques, comme les autres... comme ces yeux bleus et ce corps frais et doux qui est devenu horrible. O ces longs jours et ces nuits, plus longues encore, lorsque le corps endolori n'a pas de position et l'âme à vif n'est plus reçue nulle part.

Instant par instant, tout est remis en question. Le sacrifice se renouvelle sans cesse. C'est vingt fois, trente fois, cent fois par jour qu'il faut répondre oui. Ça ne finit plus de s'offrir et de s'étendre sur l'autel.

Violaine répète les prières aux mots usés comme des vieux seuils qui ne paraissent plus mener à aucune porte.

Au moment où nous retrouvons Violaine, quand Mara la supplie de lui rendre son enfant, la sainte est achevée ; il ne lui manque plus qu'un peu « de sable dans les cheveux ». La grâce et la correspondance à la grâce ne font plus qu'un.

Nous avons vu Violaine disparaître dans l'obscurité ; nous la retrouvons dans la lumière, transparente tel un filigrane au soleil. Mais, du chemin, du passage et du cheminement vers la lumière que savons-nous ? Il y a des anéantissements et des germinations si profondes que le silence seul en évoque le mystère.

Dieu touche Violaine. Elle pense : Qui m'a touchée ? J'ai senti une vertu sortir de moi... Cet enfant n'est pas mort ! Il vit !

L'ANNONCE FAITE À MARIE

Mon Dieu que c'est extraordinaire... Le Christ passe à travers moi ainsi que si je n'existais plus. Le Miracle et la Parole de Jésus naissent comme de source dans mon cœur.

Le Christ existe à la place de Violaine. Tout est consommé. Le Christ, un instant, a rompu sa vie cachée. Il s'est manifesté à Violaine et à Mara. Il a ressuscité la petite Aubaine.

Le fruit a livré son secret. Il s'est ouvert et l'on a vu qu'il était habité et possédé de Dieu, dans sa chair et son âme. Voici le temps des vendanges. Violaine est devenue fruit mûr.

Le fruit est donné sans réserve comme le fut la fleur. Il est « la part de Dieu » et aussi la part des hommes. — Jacques, l'avais-tu convoitée cette part qui te vient de Violaine, cette part amère du remords et de Mara, côte à côte dans ton cœur ?

* * *

Le fruit plein et lourd est offert au monde. Le poète a tiré de son côté Violaine, cette Eve de grâce et de douleur, que nous avons reçue comme une sainte et comme un Message.

Anne HÉBERT

La balance sur les tréteaux

Quoique les mots justice et théâtre évoquent des idées bien différentes, le monde de la balance et celui des tréteaux ont entre eux beaucoup de relations. Le barreau est peut-être la profession qui a fourni à la littérature le plus d'auteurs car nombreux sont les jeunes gens devenus plus tard des écrivains dramatiques célèbres qui firent leur droit parce qu'ils croyaient que des études faciles leur donneraient des loisirs pour se consacrer aux lettres. La justice, qui n'est guère sentimentale, ne s'est pas émue de ces liens avec le théâtre mais au contraire, elle l'a regardé de haut et l'a presque toujours jugé un monde dangereux. La scène a su se venger en se moquant la plupart du temps des graves personnages que sont les juges et les avocats.

* * *

Le théâtre comique français a presque vu le jour au palais de justice car la Basoche fut au moyen âge une des trois grandes sociétés se partageant le monopole des jeux scéniques. Le plaisir le plus naturel des basochiens fut de mettre en scène le monde du Palais qu'ils connaissaient et de faire monter sur les tréteaux, sergents, procureurs, avocats, plaideurs et même les juges. On commença par des allusions comme dans la farce de *Jennin Landore* où le principal personnage annonce qu'il vient du Paradis et qu'il n'y a vu ni sergents ni procureurs. Puis on parodia des séances mêmes de tribunaux. Dans le *Plaidoyer d'entre la Simple et la Rusée*, Guillaume Coquillart, avocat, magistrat et chanoine, peint le juge Jean l'Estoffé, un homme lourd qui s'endort pendant que les avocats plaident mais qui se réveille à

l'heure du dîner. Dans le Vieux Monde, Pierre Gringoire, le fameux poète que Victor Hugo et Théodore de Banville ont transfiguré, représente la justice sous le personnage du Sot corrompu, nom qui dit en lui-même ce que l'auteur pensait des gens de loi.

La grande comédie de la justice aux premiers siècles de notre littérature, c'est la farce de *Pathelin*. Elle fut composée sous le règne de Louis XI et, grâce à l'imprimerie naissante, elle connut une vogue extraordinaire. On en fit même une traduction en vers latins pour les beaux esprits étrangers. Ses vers, ses saillies et ses allusions coururent sur toutes les lèvres, et Marot et Rabelais sont nourris de son souvenir. L'auteur de *Pathelin* est inconnu mais il fréquentait sûrement le palais de justice, était peut-être avocat car il connaît toutes les finesses judiciaires de son temps. Son héros fait rire mais c'est un malhonnête homme ; le juge n'est qu'un imbécile qui absout le coupable parce qu'il n'entend rien à la cause. La moralité est cependant excellente si on peut parler de moralité dans une farce de ce genre : un trompeur est toujours trompé ou, comme disait La Fontaine, dans la fable du *Coq et du Renard*, c'est un double plaisir de tromper le trompeur.

En résumé, la littérature dramatique du moyen âge fut assez dure pour la justice sans doute parce qu'elle le méritait. C'était l'époque où des arrêts étaient nécessaires pour demander aux avocats de s'abstenir de fausses citations, de ne pas occuper pour les deux parties à la fois, enfin de ne pas parler ensemble et de ne pas s'interrompre à l'audience. Bref, le barreau avait besoin d'une bonne cure de ridicule, et ce n'est peut-être pas par boutade que l'on a dit que si le patron des avocats, saint Yves, fut canonisé au treizième siècle, c'est parce qu'il était le seul homme honnête de son ordre.

* * *

Au dix-septième siècle lorsqu'on veut étudier un aspect quelconque du théâtre comique on va naturellement à Molière qui a ridiculisé à peu près tout le monde. Pourtant, le grand auteur-acteur n'a pas été trop cruel pour les avocats et les magistrats et il s'est contenté de rire des mœurs judiciaires de son temps dans le premier acte du *Misanthrope* et surtout dans les *Fourberies de Scapin*. « C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider, fait-il dire à son valet ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes ». Et les Indes, c'était fort loin à cette époque.

La grande comédie du siècle classique est de Racine. Inspiré par des procès personnels et désireux d'imiter son rival Corneille qui avait donné le *Menteur* au milieu de ses grandes tragédies, l'auteur d'*Andromaque* imita les *Guêpes* d'Aristophane dans l'intrigue des *Plaideurs*. Tout le monde connaît l'histoire du juge Perrin Dandin, fanatique de son métier à qui son fils fait juger un chien qui vient de manger un chapon. Il est facile de rattacher certaines phrases et certains épisodes de la pièce aux événements de l'époque mais il est encore plus intéressant de se demander si l'éloquence judiciaire sous Louis XIV était aussi ampoulée, aussi ridicule qu'elle l'est dans la pièce de Racine. Claude du Pasquier, professeur à l'Université de Neuchatel, découvrit il y a quelques années les plaidoiries d'une affaire criminelle qui passionna les esprits en France avant les *Plaideurs* et en les lisant, on s'aperçoit que Racine n'a rien exagéré. La justice à l'époque de Louis XIV était encore trop formaliste, le langage judiciaire était souvent grandiloquent et quelques juges étaient malhonnêtes. Cependant les institutions elles-mêmes étaient respectées et dans le sixième chant du *Lutrin*, le sévère Boileau fait dire à Thémis que c'est en vain que la chicane ennemie hurle, que

LA BALANCE SUR LES TRÉTEAUX

la vérité ne craint plus l'imposture et que l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.

* * *

Les attaques du théâtre contre la justice au dix-huitième siècle sont restées moins célèbres que celles du siècle précédent mais elles furent plus sérieuses et plus dangereuses. Voltaire, à l'occasion de quelques affaires fameuses, poursuivit ce que nous appellerions aujourd'hui des campagnes contre la justice criminelle et contre les tribunaux chargés de l'appliquer. Cependant il ne mit que deux fois la justice à la scène, dans *l'Enfant prodigue* où un président de tribunal est orgueilleux, se montre avare et cite les jurisconsultes assommants aux dames, et dans *le Droit du Seigneur* où un bailli défend les redevances féodales les plus injustes et les plus osées du moins d'après une fausse tradition.

Beaumarchais dans sa vie intense d'aventurier trouva le temps d'écrire des comédies dont deux sont restées classiques, le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*. Dans cette dernière, il mit en scène le juge Brid'oison qui est incapable de dire autre chose que des sottises et son greffier Double-Main ainsi appelé parce qu'il mange à deux râteliers et qu'il dévore au point de vue financier les parties qui l'approchent. Beaumarchais fut cruel mais il connaissait le monde dont il parlait. Il avait déjà eu une charge de juge qu'il avait remplie consciencieusement et surtout il avait été la victime de plusieurs affaires judiciaires. C'est avec des ressentiments personnels qu'il se moqua de la justice de son temps, et on peut dire qu'il représente déjà la Révolution française du moins son prologue.

* * *

Dès les premières années du nouveau régime les pièces dirigées contre l'administration de la justice sous la royauté ne manquèrent pas et au bout de quelque temps on osa se moquer des tribunaux révolutionnaires eux-mêmes. Il faut oublier le théâtre de l'Empire car Napoléon le tint asservi et il ne permit jamais qu'il se moquât de la justice qu'il réforma avec tant de succès. Sous la Restauration, le théâtre semble avoir épargné juges et avocats surtout sous le règne de Charles X qui par malhabileté avait rendu les tribunaux populaires. Les romantiques furent moins respectueux. Victor Hugo dans *Marion Delorme* a dessiné le terrible portrait du lieutenant criminel Laffemas ; Musset, dans les *Caprices de Marianne* a peint le juge Claudio assez criminel pour se lier avec des assassins. Plus tard, dans le *Conseiller rapporteur*, Casimir Delavigne représentera un juge qui se paie le champagne pourvu qu'on y mette de l'eau mais qui se grise quand même. Sous le Second Empire, Alexandre Dumas, fils, déformera le Code civil pour le besoin de ses thèses.

Plus près de nous, trois noms retiennent l'attention : Courte-line, Anatole France et Brieux. Dans *Un client sérieux*, l'auteur de *Messieurs les ronds de cuir* a représenté la cour avec une atmosphère de vaudeville. Tour à tour avocat de la défense et du ministère public dans la même cause, Barbemolle lutte contre lui-même avec une éloquence ampoulée. Quant au juge qui porte le joli nom de Foy de Vaulx, il rend un jugement ridicule digne des plaidoiries qu'il vient d'entendre.

Anatole France est moins badin dans *Crainquebille* où avec sa bonhomie dangereuse il raconte la malheureuse aventure du pauvre gueux traduit devant le tribunal pour le mot insultant « mort-aux-vaches » qu'il est accusé faussement d'avoir proféré contre un gendarme. La pièce n'est que la démonstration de cette

terrible pensée de l'auteur : « La justice est la sanction des justices établies : tout est dans la forme, et il n'y a entre le crime et l'innocence que l'épaisseur d'un papier timbré ».

La grande pièce de la justice au début de notre siècle, c'est la *Robe rouge*. Son auteur Brieux avait rêvé dans son enfance d'aller convertir les petits Chinois. Il perdit la foi mais il resta, comme on l'a dit, un chrétien sans la foi, un saint laïque et surtout une sorte d'apôtre au théâtre. Dans la *Robe rouge*, il dénonça les membres de la magistrature assise et debout, dont un grand selon lui et un de ses personnages « sont prêts à des complaisances et des capitulations s'il s'agit d'être agréable à l'électeur influent, soit au député qui distribue les places et les faveurs ». La pièce n'a jamais été bien vue dans les milieux judiciaires et on a même écrit que « l'Académie française avait commis deux erreurs dans sa longue carrière : la première en censurant le *Cid* de Pierre Corneille et la seconde en couronnant la *Robe rouge* de Brieux ».

* * *

Dans les centaines de pièces qui ont été jouées entre 1919 et 1939 il serait long d'indiquer toutes celles qui par certains de leurs épisodes mettent en scène des avocats et des juges. La plus célèbre est sans doute les *Plaisirs du Hasard* de René Benjamin. Dans sa carrière d'écrivain satiriste et polémiste, Benjamin a ri à peu près de tous ceux que selon lui « les esprits graves appellent les soutiens de la société » mais il s'est surtout acharné contre la Sorbonne et le Palais de justice. En écrivant les *Plaisirs du hasard* il s'est donné la joie d'attaquer les deux à la fois puisque des quatre actes que contient cette œuvre, un se déroule dans une salle d'examens de la faculté et un autre en correctionnelle. C'est

en correctionnelle qu'un blagueur est convoqué pour s'être payé la tête des examinateurs à l'oral du baccalauréat. En disant la vérité avec candeur il rend le juge aussi furieux que les membres du jury de la Sorbonne et il serait condamné à l'amende ou à la prison si un savant médecin-légiste ne venait le sauver en prouvant qu'il est fou. Ce n'est pas très malin mais comme la scène se déroule dans une atmosphère à la Courteline, c'est assez comique.

* * *

De ces comédies d'ailleurs peu nombreuses, écrites et jouées pour rire de la justice il ne faut pas conclure à l'absence en France depuis quatre siècles de juges honnêtes et d'avocats consciencieux. La comédie, on l'a répété souvent, vit des dérèglements humains et si ces dérèglements devenaient la règle, ils ne seraient plus comiques. En d'autres termes, si tous les juges et tous les avocats étaient malhonnêtes, on cesserait de les ridiculiser. La proposition n'est pas convertible et on ne peut affirmer que si on cesse de ridiculiser les juges et les avocats ils sont tous malhonnêtes. Ce serait une affirmation dangereuse dans un pays où la justice n'a à peu près pas été ridiculisée au théâtre. Admettons plutôt que notre littérature dramatique est dans son enfance et que lorsqu'elle se développera nous nous amuserons de quelque peinture du monde judiciaire canadien-français où la rencontre du formalisme anglo-saxon avec des tempéraments latins produit souvent des situations cocasses. Et alors, obligés comme les Français d'admettre la grandeur et la dignité de la justice, ce sera une douce vengeance de pouvoir s'en moquer.

Jean-Charles BONENFANT

Le romancier et ses paysages

Le profane, lorsqu'il lit un roman dont l'histoire est contemporaine et se déroule dans le milieu même où il vit, le profane éprouve deux curiosités bien naturelles, et qui constituent plutôt deux formes d'une même curiosité. Il se demande d'abord : « Est-ce que je ne connais pas, ne rencontre pas dans la vie réelle les personnes en chair et en os qui ont servi de modèles au romancier dans la peinture de tel ou tel personnage de son livre ? » Et, presque toujours, il croit réussir à identifier le héros, l'héroïne, la plupart des personnages épisodiques : il met des noms d'êtres vivants sur les créatures imaginaires. Le romancier aura beau l'assurer qu'il se trompe, du moins en grande partie, il ne le croira pas. Il est entendu pour lui que tel personnage correspond à monsieur X, tel autre, à madame Y, un troisième à mademoiselle Z. Allez, on les reconnaît si bien, leur identité est si manifeste !

Les romanciers se défendent avec raison d'avoir peint servilement, littéralement, des personnes de leur entourage, de leur famille. Avec raison, ai-je dit. En effet, le romancier n'est ni un photographe, ni un portraitiste travaillant d'après modèle et encore moins un miroir qui rend fidèlement l'image de la personne placée devant lui. En général, le héros ou l'héroïne du romancier naissent de dix ou vingt modèles différents, forment un mélange auquel leur auteur donne figure de créature nouvelle, de création originale. Telle personne qu'il connaît a pu lui servir de point de départ. Ce point de départ, il l'a, par la suite, grossi, enrichi, complété des traits les plus divers, recueillis chez plusieurs autres personnes ou puisés dans des souvenirs de lecture.

L'observation, les réminiscences de lecture alimentent l'opération créatrice du romancier lorsqu'il compose ses personnages et que ceux-ci se composent en lui — car le germe d'un personnage se développe par lui-même dans le cerveau du romancier. Il a sa vie personnelle, autonome et, parvenu à terme, il demande à naître dans le livre, il réclame sa place au soleil. Je me suis expliqué longuement ailleurs sur la manière dont Hugues Larocque, le héros de mon roman *La Chesnaie*, a été formé par moi et s'est formé en moi. Il est clair, à mes yeux, qu'il n'est le portrait fidèle ni d'un de mes amis ni d'une de mes connaissances. En lui se mêlent certains de mes amis et plusieurs personnes que je connais : celui-ci m'a fourni tel trait physique, celui-là, tel trait de caractère, un autre m'a donné une idée qui cadrerait bien avec le personnage de Larocque, un quatrième m'a raconté une histoire qui pouvait servir dans la vie de mon héros. J'aurais mauvaise grâce à nier que Larocque — ou son auteur — doit beaucoup à la lecture de *L'Action Française* et à l'admiration qu'il a eue pour Charles Maurras. Et les héros de Corneille ne sont pas non plus absents de sa mémoire. Claire Després, l'héroïne, doit le meilleur d'elle-même aux princesses raciniennes et à trois jeunes filles qui furent autrefois mes amies — à trois jeunes filles et non pas à une seule.

Le romancier qui se contenterait de peindre ses personnages d'après les modèles que lui offre la vie, qui se soucierait uniquement d'une exactitude de portraitiste ne serait plus un romancier. Pour ma part, je n'ai jamais eu l'idée de décrire strictement quelqu'un que je connais, il ne m'est jamais venu à l'esprit de raconter les événements de sa vie dans un ouvrage que j'intitulerais roman. Si je procédais ainsi, je me jugerais un portraitiste littéraire, un biographe mais non pas un romancier. C'est ma

LE ROMANCIER ET SES PAYSAGES

vision personnelle du monde que je m'efforce de traduire, de communiquer et non pas une image rigoureuse du monde tel que je le vois. Mes personnages me servent à exprimer des aspects différents de ma vision du monde : je les forme, ils s'augmentent de ma substance et, précisément pour cela, c'est ma pensée la plus profonde qu'ils interprètent. Et n'est-ce pas justement ce qu'on demande au romancier : qu'il nous dise, par le truchement de ses personnages, son idée personnelle sur la vie et les problèmes essentiels qu'elle pose à chacun de nous ? Nous sommes toujours très curieux de voir comment les personnages imaginaires résoudre pour leur propre compte ces problèmes et, au fond, nous espérons qu'ils nous proposeront des solutions utilisables pour nous-mêmes et que n'a su nous apporter aucune personne de nos connaissances. C'est une curiosité à fleur de peau qui nous pousse à savoir si les personnages du romancier décrivent des personnes que nous connaissons. Si son art se bornait à des espèces de photographies littéraires, nous serions foncièrement déçus. Nous sentons bien qu'il y a là autre chose, quelque chose de plus important : des attitudes inédites devant la vie et ses angoissantes questions : comment y répondent Louis Salavin, Laurent Pasquier, Antoine Thibault ou Thérèse Desqueyroux, Cécile Pasquier, Jenny de Fontanin ? ou mieux et plus profondément, comment y répondent Georges Duhamel, Roger Martin du Gard, François Mauriac ? Quelle vue du monde nous proposent-ils ? Ont-ils su créer un univers moral plus habitable, plus heureux que le nôtre ? Ce qui fait que l'art du romancier est plus complet, plus humain, plus captivant que l'art du philosophe ou de l'essayiste, c'est qu'il ne tient pas uniquement compte des idées mais aussi des sentiments et des plus humbles sensations. Le romancier crée des êtres qui, tout en différant de nous,

nous ressemblent profondément. Pourquoi nous attachons-nous avec tant d'amitié à l'infortuné Salavin ou au vigoureux Antoine Thibault ? Parce qu'il y a en nous des parts obscures qui ressemblent à l'âme de Salavin et de Thibault, et que ceux-ci éclairent, amènent dans le champ de notre conscience. Vivre dans l'intimité de ces deux personnages de romans — et de tant d'autres — c'est acquérir un peu plus de lucidité, comprendre un peu mieux le mystère de notre propre drame. Ne cherchons pas ailleurs pourquoi les personnages de roman nous sont si chers, si précieux, plus intimes que nos meilleurs amis. Et cessons le jeu puéril de nous demander à qui ils ressemblent. Ils ressemblent à chacun de nous, ils mettent en lumière des régions ténébreuses de notre être intérieur, cette frange où le conscient et l'inconscient chevauchent.

* * *

Le romancier fabrique les noms et les prénoms de ses héros et de ses personnages secondaires. S'il ne les forge pas de toutes pièces, du moins il les choisit en dehors du cercle de ses familiers. Pour les noms de lieux, il procède autrement : la plupart du temps, il les emprunte à la réalité, il donne leurs vrais noms aux villes, aux villages, aux localités qui servent de cadre et de décor à son action. Cette façon de procéder ajoute beaucoup à la vraisemblance du roman, renforce chez le lecteur l'illusion de la vérité. Après avoir cru identifier quelques-uns des personnages, il se demande si le romancier a décrit avec exactitude, tels qu'ils sont, les lieux qu'il nomme dans son livre et qui lui servent de fond de toile, de climat. Il éprouve le désir *d'aller voir* et, le livre en main, de confronter les descriptions littéraires, les paysages, avec leur original. Ces confrontations décevront quatre-

vingt-dix-neuf fois sur cent. Ici encore, c'est qu'on se méprend sur l'art particulier du romancier, sur son objet propre qui est non pas de photographier ou de peindre mais d'interpréter et de recréer. Les données du réel, soit qu'il s'agisse de personnages ou de paysages, il les brasse, les transforme, les recompose dans une ordonnance nouvelle. On a beaucoup parlé, par exemple, de la Normandie de Flaubert, de la Lorraine de Barrès, de la Gironde de Mauriac, du Paris de Duhamel. Remarquons ces expressions qui disent très bien ce qu'elles veulent dire : la Normandie *de* Flaubert. Pas n'importe quelle Normandie, pas surtout la Normandie physique, géographique, telle qu'on peut la parcourir en automobile ou l'explorer à pied. Mais la création personnelle, originale d'un grand écrivain, observateur attentif, certes, mais puissant imaginaire, par-dessus tout. Il a su présenter au monde une image inédite de la Normandie banale, simple province de France parmi beaucoup d'autres. De la Normandie que tout le monde peut voir, il a su dégager la figure essentielle que personne n'avait vu avant lui ; il a appelé à l'existence par son œuvre une *Normandie poétique* qui est vraiment la sienne et qui est une synthèse de la Normandie réelle. Flaubert a, sans doute, ajouté de nombreux traits pris ailleurs mais qui ornaient précieusement, approfondissaient et parachevaient sa Normandie idéale.

Pour naïve qu'il juge la curiosité du lecteur profane, le romancier y succombe volontiers lui-même — car les lumières de notre intelligence nous détournent rarement de satisfaire nos désirs. Si, un jour, j'ai le bonheur de visiter la France (le gouvernement de mon pays pourrait bien m'y envoyer en voyage d'études), si un gouvernement éclairé m'accorde cette joie, je ne manquerai sûrement pas de visiter Pont-L'Evêque en souvenir

de Flaubert, la colline de Sion-Vaudémont en mémoire de Barrès, le Cotentin pour honorer Barbey d'Aurévilly, Bordeaux et sa région de pignadas, de vignobles et de landes en hommage à Mauriac. Je passerai aussi par Combray et Balbec qu'a immortalisé Marcel Proust. Mais je ferai ces beaux pèlerinages sans trop d'illusions et sans l'espoir d'identifier les lieux nommés dans les chefs-d'œuvre de la littérature. Un paysage littéraire n'est pas beau et émouvant dans la mesure où il reproduit servilement le paysage réel. Il a sa beauté propre, son charme intrinsèque, il se suffit à lui-même, il nous enchante par sa vertu particulière sans que nous ayons besoin de recourir à de vaines confrontations, à des comparaisons toujours décevantes avec la réalité. Les paysages de *La Brière* et des *Hauts-Ponts*, ces portions de terre nettement circonscrites, où des eaux vives circulent parmi les herbages et les fraîches verdure, ces paysages exquis sur lesquels la poésie flotte comme une buée de matin automnal, croit-on qu'on leur retrouverait, dans les lieux mêmes qui les ont inspirés, le même charme, la même force d'envoûtement ? Sans doute, risquerions-nous de nous écrier : « Quoi ! Ce n'est que ça ? » Nous avons oublié la puissance de re-création du romancier, sa faculté d'interprétation. Ce *ça* si humble et décevant lui a servi de point de départ, a donné le coup de pouce à son inspiration, lui a permis de broser le tableau qui exhausse et magnifie la réalité. Les paysages les plus grandioses de la nature, ses tableaux les plus éblouissants, proposent, en général, de médiocres thèmes à l'art du romancier, deviennent, dans son roman, un cadre et un décor insignifiants, convenus. C'est qu'ils ont leur beauté propre, leur raison d'être suffisante : ils refusent de se laisser transposer, interpréter, recréer. Le romancier, s'il s'acharne à les faire entrer dans son livre, n'en tire qu'un pauvre

parti. Essaie-t-il de les décrire avec exactitude, il demeure bien inférieur à la réalité. Une description de l'Himalaya ou du Niagara ne résiste pas, j'imagine, à la vue du mont ou de la cataracte. On conçoit mal un drame d'âme, une crise psychologique se déroulant parmi les neiges éternelles dans une atmosphère raréfiée ou dans le fracas d'une chute gigantesque. Ce sont les coins de terre d'une beauté voilée et d'un tragique discret, comme sous-jacent, qui fournissent au romancier ses cadres et ses décors les meilleurs — cadres et décors à la mesure de l'homme, où son drame ne se dilue pas, n'est pas écrasé par l'immensité et la fulguration des splendeurs naturelles.

* * *

Dans son livre, *Les aveux étudiés*, Jacques de Lacretelle rapporte quelques phrases de Marcel Proust qui montrent bien que le romancier combine et refond dans une physionomie nouvelle les éléments que lui propose la réalité. Ces confidences furent écrites de la main de Proust sur un exemplaire de son livre *Du côté de chez Swann* qu'il offrait à son ami Lacretelle. Je ne résiste pas au plaisir de les transcrire :

« Cher ami, il n'y a pas de clefs pour les personnages de ce livre ; ou bien il y en a huit ou dix pour un seul ; de même pour l'église de Combray, ma mémoire m'a prêté comme « modèles » (a fait poser) beaucoup d'églises. Je ne saurais plus vous dire lesquelles. Je ne me rappelle même plus si le pavage vient de Saint-Pierre-Sur-Dives ou de Lisieux. Certains vitraux sont certainement les uns d'Evreux, les autres de la Sainte-Chapelle et de Pont-Audemer... »

Ailleurs (*Les aveux étudiés*, page 30), Proust dit à Lacretelle qu'il avait observé plusieurs spécimens du monde végétal pour « composer » les célèbres aubépines de Méséglise.

Retenons ces aveux du plus profond des romanciers contemporains, de celui qui a renouvelé les sources de la psychologie traditionnelle. Nous pourrions citer des confidences d'autres grands romanciers d'aujourd'hui tels que Duhamel, Mauriac, Lacretelle, qui concordent avec les aveux de Proust. D'ailleurs, point n'est besoin de leurs déclarations. Il suffit de lire attentivement leurs romans et de comparer ce que nous y trouvons comme personnages et paysages avec la vie de ces romanciers. Grâce à ces comparaisons nous saisissons sur le vif les opérations auxquelles se livre le romancier et les opérations qui s'accomplissent en lui, presque à son insu, parfois. Confrontons, par exemple, les souvenirs de Mauriac : *Commencements d'une vie* et ses premiers romans : *La robe prétexte*, *L'enfant chargé de chaînes*, *Préséances*, *La chair et le sang*. Si grande que soit la part d'autobiographie dans ces romans de début, la transposition existe, la tentative plus ou moins habile de recréer le monde selon une vision particulière apparaît. Les romans s'alimentent dans les *Souvenirs* mais ils les modifient, en changeant l'ordonnance, en sculptent un nouveau visage, différent de celui que présentaient les *Souvenirs*.

* * *

Le paysage et le décor ne doivent pas jouer un rôle détaché, autonome, dans l'économie du roman. Ils ne sont ni des hors-d'œuvre ni des tableaux destinés à l'ornementation de la maison. Ils se justifient dans la mesure où ils éclairent et expliquent mieux les personnages, leur assurent un juste relief, exercent

sur eux une action. Il importe toujours, sinon de marquer expressément, du moins de faire sentir que le paysage et le décor sont en relation intime avec les personnages, influencent avec une intensité variable leurs pensées et leurs désirs, leurs sentiments et leurs actes, toute leur vie. Duhamel, dans les cinq volumes de Salavin, montre un art consommé, très subtil, de l'utilisation du décor par rapport à son héros. La nuance déterminée du ciel, le spectacle défini de la rue, la tristesse d'un certain escalier s'harmonisent étroitement avec les pensées et les sentiments de Louis Salavin, les colorent de joie ou de tristesse, d'espoir ou de découragement. L'âme des paysages quotidiens et des choses familières agit sur la nôtre, finit par la modeler au long des années. Nous la subissons ou, brusquement, nous nous révoltons contre elle — ce qui est encore une façon de la subir.

Seuls les romanciers maladroits, plus exactement ceux qui n'ont pas grand'chose à dire et veulent combler les vides de leurs histoires, font du paysage pour le paysage, de la description pour la description. Qu'il s'agisse du roman de mœurs ou du roman historique et à plus forte raison s'il s'agit du roman psychologique et de caractère, c'est l'homme et ce qui se passe en lui qui nous intéresse au plus haut point parce que nous sommes engagés dans le même drame que lui — le drame de vivre, de mourir et de trouver un sens à la vie, à la mort. Nous ne devons voir le paysage et le décor, sentir le cadre, que par les yeux et la sensibilité des personnages qui baignent dans ce paysage, qui subissent ce cadre. Autrement notre attention est distraite de l'essentiel, égarée en des chemins de traverse ; le drame humain perd sa continuité, son unité, éléments fondamentaux de sa force et de sa beauté. A quel lecteur n'est-il pas arrivé de sauter les

descriptions extérieures de Balzac, de ne donner qu'un regard à ses minutieux et souvent inutiles paysages. On souhaiterait qu'il eût supprimé ces fastidieuses « beautés » qui ne riment à rien et rompent la trame psychologique du roman. On lui pardonne parce qu'il est Balzac, créateur d'un monde de personnages. Je lisais ces jours-ci un roman — prétendu psychologique pourtant — dans lequel le récit est perpétuellement coupé par d'encombrantes dissertations sur la botanique. Je me demandais si j'avais affaire à un roman de caractère ou à un exposé de la flore laurentienne. Certes, des personnages de roman peuvent s'intéresser à la botanique mais il ne faut pas que ce soit là toute leur raison d'être, tout leur drame ; il ne faut pas surtout qu'on sente que l'auteur en a mis à pleines mains pour instruire la jeunesse et l'orienter vers l'étude des plantes. L'intérêt des âmes est si mince que le romancier a dû l'étoffer de plusieurs pages de manuel d'histoire naturelle. C'est un procédé ni très adroit ni très honnête. Qu'il se rassure : j'aurai la charité de taire son nom et le titre de son roman.

* * *

Une charmante demoiselle me racontait récemment que, durant l'été, elle avait battu la région de Saint-Eustache pour découvrir la vieille maison de pierre grise, bâtie sur un coteau, qui m'avait servi de prototype pour *La Chesnaie* ; elle avait également cherché quelle jolie maison, sise à la proximité de *La Chesnaie*, avait bien pu poser comme modèle de la villa Thaïs du roman. Inutile de dire que ses recherches étaient demeurées infructueuses. Pourtant, la chercheuse avait mon livre à la main et mes descriptions étaient d'une précision suffisante. Elle me dit son désappointement. Quelques jours plus tard, je l'emmenai

avec des amis en automobile et, sur le boulevard Gouin, entre Bordeaux et Cartierville, je lui indiquai la gracieuse maisonnette qui m'avait suggéré les principaux traits de la villa Thais. Au retour de la promenade, je lui montrai une ancienne maison en pierre grise sur une butte, à deux milles environ de Sainte-Thérèse : « La vraie Chesnaie », lui dis-je. Ma lectrice se récria. Comment ! j'avais pris la villa Thais sur le boulevard Gouin et *La Chesnaie* à Sainte-Thérèse pour les transporter dans la paroisse de Saint-Eustache ?... Mon Dieu, oui. Si le romancier n'a pas la foi qui transporte les montagnes, il a, du moins, celle qui fait voyager les maisons. De plus, *La Chesnaie* embellissait beaucoup le modeste modèle de Sainte-Thérèse. J'ajoutai à l'étonnement de ma lectrice en lui disant que le *Domaine* de mon livre n'existait pas non plus dans la réalité. L'appellation de *Domaine* m'avait été suggérée par une montée au Nord de Saint-Eustache qu'on nomme effectivement la montée du *Domaine*. Là où j'ai bâti *La Chesnaie* et la villa Thais ne s'élève qu'une vieille maison de bois qui m'a accueilli bien souvent et qui appartenait à une arrière-cousine de ma mère, dame Sara Bourdeau. Quant au choix de Saint-Eustache, à part des motifs d'ordre sentimental et atavique qui m'y inclinait, ce foyer de l'insurrection de 1837-1838 ne constituait-il pas le paysage idéal pour y situer l'entreprise d'un rénovateur du peuple canadien-français ? Si mon choix avait été purement arbitraire, j'aurais pu prendre comme centre de mon roman Saint-Denis ou Saint-Charles-sur-Richelieu où se déroulèrent également des épisodes de l'insurrection. Mais mon choix n'avait rien, précisément, d'arbitraire. Le sujet, comme d'ailleurs le paysage et le décor, m'était indiqué, en quelque sorte commandé, imposé par de lointaines hérédités et par les circonstances de ma vie : de la région de Saint-Eustache, de

Saint-Benoît, de Sainte-Scholastique, de Saint-Augustin sont originaires mes grands-parents et leurs parents (qui ont participé à l'Insurrection, les uns d'un côté, les autres de l'autre côté de la barricade, c'est-à-dire que je me trouve à la fois anti-anglais et pro-anglais) ; j'ajouterai que j'ai passé dans cette région toutes mes vacances d'enfant, d'adolescent, de jeune homme et qu'elle est liée à moi, moi à elle, par des liens indissolubles d'instinct et de sentimentalité. J'essaye bien de demander l'inspiration, l'élan vers la création à d'autres paysages mais c'est toujours à ceux de cette région que je reviens, que je suis ramené par des forces mystérieuses et plus fortes que ma volonté, peut-être parce qu'elles viennent de plus loin, de plus profond que ma chétive personne... La Normandie de Flaubert, la Lorraine de Barrès, la Gironde de Mauriac. Pourquoi ne dirait-on pas, un jour, les Deux-Montagnes de Desmarchais ? Folle ambition ? Réminiscences de littérature ? Mais si l'artiste n'avait aucune ambition, quelle œuvre accomplirait-il donc ? Quant aux maîtres, aux illustres exemples, aux influences presque inconscientes, on n'espère plus y échapper tout à fait lorsqu'on a dépassé la trente-cinquième année. Les maîtres et les modèles pèsent sur nous d'un poids indéfinissable et que nous ne connaissons pas toujours. Réagir contre eux, leur tourner le dos, c'est les subir encore, c'est une façon détournée de penser à eux et de leur rendre hommage. Ils ne nous laissent pas indifférents : nous sommes *pour* ou *contre*. Dans la mesure même où nous nous vantons d'être civilisés, cultivés, nous ne saurions les ignorer et leur échapper. Nous finissons par laisser à Dieu seul l'originalité intégrale, celle qui ne doit tout qu'à soi-même. L'originalité parfaite est de Dieu et l'illusion de cette originalité du romancier dans les langes qui vient d'écrire son premier roman — et se croit

candidement Dieu. Plus tard, nous admettons des maîtres parce que nous découvrons qu'eux aussi en eurent et que ces derniers, en remontant dans le passé, subirent des influences aujourd'hui perdues, quasi indiscernables mais qui n'en furent pas moins réelles et actives en leur temps lointain. Nos pères, les classiques français, avouaient être les disciples des Anciens, latins ou grecs. Bonne leçon de modestie pour nous, si nous ne la perdons pas de vue. L'originalité permise à l'écrivain ne serait peut-être, en fin de compte, qu'une présentation nouvelle des idées et des sentiments de toujours. Proust *n'invente pas* la psychologie : il pousse plus loin que ses prédécesseurs ses analyses du jeu des sentiments et des idées en nous. Et c'est assez pour sa gloire, c'est assez pour qu'on déclare qu'il a fait faire un pas fécond à la psychologie, qu'on reconnaisse que l'esprit humain lui doit quelque chose.

* * *

Les lecteurs curieux ne cessent d'interroger le romancier sur sa création (questions souvent intéressantes pour lui parce qu'elles le forcent à approfondir la technique de son métier, à discerner les mobiles qui l'ont poussé obscurément en certaines circonstances). On m'a demandé : « Le jour des funérailles de Hugues Larocque, dans l'église de Saint-Eustache, était-ce réellement un matin de soleil éclatant dans un ciel d'azur ? N'aurait-il pas valu mieux, pour convenir à un événement aussi triste, que vous choisissiez une journée grise, un ciel froid et sans soleil ? » A y réfléchir, une journée de brume et de froidure eût paru plus convenable, plus en harmonie avec la cérémonie funèbre. Mais à pousser davantage la réflexion, on s'aperçoit qu'un ciel joyeux, glorieux, forme un contraste frappant avec les funérailles du

héros et en souligne la mélancolie, l'humilité plus que n'eût fait un temps attristé et froid. J'ai indiqué là un contraste voulu : la splendeur riante du paysage accuse et parachève l'humiliation et la défaite de Hugues Larocque. C'est un accord par contraste, plus vif, plus efficace que ne serait l'harmonie entre la tristesse du paysage et la tristesse de l'événement qui s'y déroule.

Dans mon premier manuscrit, *la Chesnaie* s'intitulait *la Saulaie*, la vieille maison en pierre grise était entourée d'un bouquet de saules et non pas de chênes ; elles se cachait dans une dépression, au bord d'un ruisseau, au lieu de se dresser fièrement sur une éminence. Par la suite, j'ai compris qu'il ne convenait pas qu'une maison qui abriterait une grande et téméraire entreprise se dissimulât dans un pli de terrain et fût entourée d'arbres tendres au bois fragile. Le siège de l'aspirant dictateur, le centre de son activité devait s'élever sur une hauteur et puisque la maison était entourée d'arbres (desquels elle tirait son nom) il fallait que ce fussent des arbres nouveaux, résistants aux intempéries et aux années, un symbole de force et de durée.

On ne trouvera nulle part dans la région de Saint-Eustache le modèle de *La Chesnaie* et de ses paysages.

REX DESMARCHAIS

André Gide ou l'art de la fugue

« *Ut varietur* » (André Gide).

Les dilettantes d'arrière-cénacles littéraires n'auront bientôt plus rien à envier aux déliquescentes d'une certaine Europe de l'entre-deux-guerres : Wilde et Gide, Huxley et Proust s'exhibent aux montres de nos librairies. Des œuvres innombrables parmi lesquelles ils peuvent choisir, nos mercantis des lettres préfèrent rééditer les auteurs de *Corydon* et du baron de Charlus. Il y a là un symptôme inquiétant. Certains éditeurs ont-ils pris à tâche de « déniaiser » le public ou est-ce ce même public qui réclame de si terrestres nourritures ? L'inquiétude serait moins grande si la catharsis d'une œuvre d'art pouvait jouer chez tous. Mais il n'est pas cent lecteurs, probablement, qui, au Canada français, puissent lire Pétrone sans connivence. Nous n'avons que faire des produits frelatés de l'intelligentsia décadente de Paris et de Londres. Et le triomphe de l'immoralisme devrait faire craindre que, vingt ou trente ans après — nous sommes toujours en retard, même pour le vice — nous répétions les erreurs d'un semblable dilettantisme démissionnaire.

Plus que le scientisme de Renan, plus que l'égotisme du premier Barrès, les sortilèges gidiens auront influencé une génération inclinée déjà aux pourritures et aux raffinements de l'esprit et de la chair. Gide serait un admirable maître à écrire : mais on ne retiendrait trop tôt que le maître à penser. A un certain usage des sens, à une certaine formation du goût, il pourrait servir de modèle : hélas ! son sensualisme et le byzantinisme de ses élégances détraqueraient vite les raisons qui en

sont encore à comprendre les doctrines fondamentales. La vérité se trouve peut-être dans les nuances ; mais aux yeux inhabitués, il vaut mieux enseigner les sept couleurs. Gide devient encore plus nocif quand on le surprend aux palinodies dont son œuvre est farcie. Gide n'est pas réduit par la logique — il n'est pas question de le soumettre à des dilemmes ou à des syllogismes démonstratifs — et c'est ce qui fait sa force auprès de ceux pour qui l'enveloppe de l'expression absout le chaos de la pensée. Palinodies !

Palinodies ! Gide n'est pas homme à s'en repentir lui qui n'est jamais ce qu'il croit qu'il est. Il ne croit qu'à un absolu : l'impossibilité de l'absolu. Là-dessus, il édifie le château de cartes de son pseudo-système. Il nous prévient : « On ne tracera pas aisément la trajectoire de mon esprit » (Journal, 1909). Autre précaution : « Ne me comprenez pas si vite, je vous prie ». Quel fil d'Ariane ?...

Pour saisir la pensée gidienne, il faudrait des mots sur le sens desquels l'unanimité se réalisât. Or, Gide avoue s'être dressé un vocabulaire spécial : « ... ce lexique que je me suis fait pour mon usage tout personnel... ces mots n'ont que le sens que je leur prête. C'est bien là ce qui me permet d'accorder individualisme et communisme... » (Journal, 1933). La dialectique est son état normal, sa substance même. Le dialogue lui est nécessaire, dialogue qui se résout en dislocation. Tirailé entre les contraires, il dit trouver dans ce balancement même l'accomplissement de sa fatalité. Cette fatalité, il paraît bien que M. Gide l'ait acceptée avec enthousiasme. Quand il souhaite le repos, il aime simultanément l'inquiétude. Son déterminisme s'est accommodé avec empressement des deux étoiles, des deux sangs, des deux provinces et des deux confessions qui ont présidé à sa naissance. Comme

si ces dualités ne pouvaient se fusionner en une unité suffisante d'autonomie ! M. Gide a trouvé sa provende dans l'hérédité et l'astrologie.

S'étant prouvé à lui-même — preuve rhétorique, sans doute — l'instabilité foncière et irréductible de sa nature, notre nouvel Héraclite a tâché à approfondir son relativisme. La Vérité lui a paru grosse de dangers pour ce qu'il appelait son intégrité. « Laissons même ce mot de Vérité qui ferait croire trop aisément que le despotisme de certaines Idées est légitime. Disons, non Vérités, mais Idées ». On n'affirme pas, dans un monde gidien ; on ne distingue pas. « Choisir m'apparaissait point tant élire, que repousser ce que je n'étais pas ! » (Nourritures). Le résultat le plus clair de cette acceptation universelle est un esprit-caravan-sérail : l'ordre et la hiérarchie seraient des limitations indispensables. Concilier les contraires dans l'éminence d'un principe supérieur paraîtrait attentatoire au libre jeu des choses sur notre esprit et nos sens. « Je vois toujours presque à la fois les deux faces de chaque idée et l'émotion toujours chez moi se polarise » (Journal, 1892). Ce qui est se neutraliser. La pensée de Gide est en même temps mobile et en suspension, comme le mouvement circulaire éternel serait à la fois fluent et figé. Aussi, le devenir gidien ignore-t-il où il va, mais il va. « Pour moi, je ne sais où je vais ; mais j'avance ». Si ce n'était infiniment triste, il faudrait sourire de cette naïveté. Admirable chez un saint Alphonse Rodriguez, elle est pitoyable chez une intelligence aussi lucide que prétend l'être celle de Gide. Quoiqu'il pense être embarrassé de revenir à lui (Journal, 1927), il se heurte à lui-même et c'est là la limitation essentielle qu'il déplore sans l'approfondir. Pour avoir voulu revêtir horizontalement toutes les natures, il a ignoré l'ascension verticale de la grâce. Rose des vents qui

s' imagine être animée de cet Esprit qui souffle où il veut, Gide prétend devenir toutes choses, non seulement par la connaissance, mais surtout par l'expérience, ce qui est impossible. Il croit que celui qui se contente d'un amour manquera inévitablement la divinité qui se cache sous un million d'autres formes. Confusion de l'intégration de la connaissance et de l'assimilation par l'appétit : il faut accepter toutes les influences, de peur d'en manquer une seule qui pourrait servir de stimulant. Le stimulant, Gide n'a jamais cherché autre chose que cet aiguillon qui excite sa sensualité masochiste. L'inversion est devenue tellement habile à se justifier qu'elle appellera actes de renoncement, donc d'amour, les métamorphoses et les avatars de cet « esprit non prévenu ». Les mille et une de Don Juan s'avèreraient bien indigentes à celui qui est navré qu'il n'y ait pas plus de contraires auxquels se heurter.

Qu'un homme se leurre, lui seul, passe encore. Affolé, Gide prétend faire œuvre d'éducateur. Oh ! nous savons bien qu'il conseille à Nathanaël de jeter son livre et de le renoncer : « Quitte-moi ». Mais à quoi rime ce détachement, puisque, à cinquante ans, Gide s'édite en bréviaire ? (Morceaux choisis, 1921). Il recherche des Nathanaël, des Mohammed, des Michel, des X, des Y, (Journal, passim), tous ces adolescents sur lesquels il désire coucher son esprit et son corps. Pour ce faire, il se veut « phosphorescent, oscillant et intrigant » (Klaus Mann). Il faut qu'il soit compris et aimé des générations à venir, cet homme qui affirme ne pas désirer exercer d'influences. « Ma question perpétuelle (et c'est une obsession malade) : Suis-je aimable ? » (Journal, 1893). Et pourquoi cette justification théorique — l'élevant à la valeur d'un universel — de l'instabilité ? Pourquoi ce Corydon, écrit froidement, délibérément, véritable plaidoyer

« qui s'adresse à la tête » ? Pourquoi ce vade-mecum, *l'Enfant prodigue* ? M. Gide est un bien étrange éducateur, mais qu'il l'avoue ou le nie, ses préoccupations sont quelquefois celles d'un pédagogue. Des inepties comme les Faux-Monnayeurs — succès de librairies en nos jansénistes cités — prétendent, sous leur apparence de narration, à être des sommes *ad usum delphini*. Quel Bossuet ! La théorie gidienne de l'art mène à tout pourvu qu'on en sorte : en particulier, elle mène aux mignons arabes.

Palinodies !

En 1890, à vingt et un ans, Gide désespère de pouvoir tout embrasser. « Il y a certaines choses que je n'aurai jamais ». Ce cri n'en est pas un de résignation ; c'est un désespoir qui épuisera sa rage sur le plus possible de choses. Cette détermination s'affirme assez paradoxalement : « Les autres choses ! Quand j'aurai bien goûté leur vanité, je me retirerai dans l'étude. Encore un peu de temps, mais je veux d'abord EPUISER leur saveur d'amertume, afin qu'après aucun désir d'elles ne vienne plus troubler mes tranquilles heures » (Journal, 1893). C'est à vingt-quatre ans que Gide prétend pouvoir, plus tard, se dégager des images et des habitudes impérieuses que les « autres choses » lui auront imposées, lui qui déjà a la délectation si morose. Il faudra tout connaître ? En 1900, il écrivait : « Dès à présent, l'intelligence ne me paraît plus peut-être la perle de grand prix pour laquelle on vend tout le reste. La vanité de tout comprendre est ridicule autant qu'une autre, et plus qu'une autre dangereuse » (Feuillets, 1900). Puis d'autres expériences — *l'Immoraliste*, *le Retour de l'enfant prodigue*, *Oscar Wilde*, *Dostoïevsky* — jusqu'à 1912 où on lit dans le Journal : « Ne plus être soi : être tous. Danger de vouloir illimiter son empire. Nécessité de relier la frontière au centre. Il est temps de rentrer ». Gide en est-il sûr ?

Plus de trente ans lui restent pour regretter cette parole et écrire *Corydon*, *Les Faux-Monnayeurs*, *Si le grain ne meurt*, et donner au Christ ce baiser de Judas : *Numquid et tu...* Mais quand il aura dit : « Le trait dominant de mon caractère est peut-être une extraordinaire, intraduisible *buoyancy* » (Journal, 1929), il se persuadera que cet aveu d'élasticité inclinera tous ses fidèles à l'indulgence.

La liberté existe-t-elle ? Non, dit M. Gide, en 1893. « Je crois maintenant que l'homme est incapable de choix et *qu'il agit toujours cédant* à la tentation la plus forte » (Feuillets). Oui, réplique le même M. Gide, en 1894. « Je ne veux plus comprendre une morale qui ne permette et n'enseigne pas le plus grand, le plus beau, le plus *libre* emploi et développement de mes forces ». Alors ? Il faut, d'une part, excuser le péché (« Le péché, c'est ce qu'on ne fait pas librement », *Numquid et tu...*) ; et d'autre part, subordonner la morale à l'art, c'est-à-dire le tout à la partie, car dans un monde gidien la partie est toujours plus grande et plus importante que le tout : tant pis pour la logique ! Œuvres de jeunesse, dira-t-on ? M. Gide nous avertit qu'il ne désavoue pas ses œuvres de jeunesse (Journal, 1910). Il a le culte de la fidélité : la repentance est une faiblesse. Ce flottement, il le justifie par les avantages qu'il en retire : « Au moins mon flottant caractère a-t-il ceci de bon qu'il ne connaît pas les regrets » (Journal, 1907).

De la causalité finale, Gide sourit avec commisération. Ne faut-il pas que les choses se referment sur elles-mêmes comme des serpents lovés ? « Tout acte doit trouver sa raison d'être et sa fin en lui-même » (Feuillets, 1893). Mais en 1931, il s'aperçoit que peut-être Protagoras se trompe lorsqu'il affirme que l'homme est la mesure de toute chose. « L'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'une vacance abominable ». Quelle sera la me-

sure de toutes choses? La vérité. Laquelle? Car Gide en reconnaît plusieurs. Ainsi, la vérité de chaque homme est plus excellente que celle de l'espèce. « L'homme est plus intéressant que les hommes ; c'est lui et non pas eux que Dieu a fait à son image. Chacun est plus précieux que tous » (Littérature et morale, 1895). Echappatoire de l'individualisme sceptique! Nous ne pourrions pas établir une hiérarchie des êtres, car, bien que Gide admette que « toutes choses soient liées et subordonnées dans ce monde », il n'en persiste pas moins à ne vouloir faire chaque chose que pour elle-même, « seul moyen de motiver sa valeur ». Comme le dit André Rousseaux, cet homme est simulateur, simulation de « la conscience subtile d'un état réellement morbide ; une conscience au bord de l'inconscience » (Le paradis perdu). La vérité gidienne n'est donc pas une. Cependant, après avoir tenté de montrer que la vérité chrétienne est mauvaise, parce qu'exclusive de la croyance à tout autre réalité, Gide écrit : « Beaucoup de chemins mènent à Rome. Il n'y en a qu'un qui mène au Christ » (Journal, 1929). Il n'y a donc qu'une vérité, puisqu'il n'y a qu'un Christ qui est la seule Voie par laquelle seule on parvienne au Père. Ce Père, Gide en a diversement joué. En 1891, il déclare que sa pensée devient voluptueusement impie et païenne. « Il faut exagérer cela ». Suit un programme de lectures propres à exacerber ces dispositions. Trois pages plus loin (Journal, 1891), on s'attendrit à ce cri : « Seigneur, je reviens à toi, parce que je crois que tout est vanité, hors te connaître ». Mais Gide ne veut-il pas dire : hors ME connaître, puisque, en 1894, il se révolte contre la détresse et l'humilité qui font faillir sa raison ? « Ma raison est appelée à honorer Dieu (qui en doute ?) comme tout le reste de mon être ; n'est-elle pas IMMANENTE de Dieu ? » Cette immanence le conduira au pan-

théisme, toute la nature étant pour lui, la façon que Dieu a d'exister. A ce compte, il pourra écrire cette naïveté blasphématoire : « Je ne peux pas plus être reconnaissant à Dieu de m'avoir créé, que je ne pourrais lui en vouloir de ne pas être — si je n'étais pas » (Littérature et morale, 1896). Les Nourritures contrediront cette sottise ! « Je ne sais trop qui peut m'avoir mis sur la terre. On m'a dit que c'est Dieu ; et si ce n'était pas lui, qui serait-ce ? Il est vrai que j'éprouve à exister une joie si vive, que parfois je doute si déjà je n'avais pas envie d'être, alors même que je n'étais pas ». Palinodie et littérature ! Evidemment, Gide éprouve de la difficulté à admettre que le bien est diffusif de soi : l'acceptation gidienne ne s'ouvre qu'au phénoménal pour se refuser à l'essentiel. Gide croit que Dieu n'est que l'homme évolué. « C'est par l'homme que Dieu s'informe » (Journal, 1916). « Dieu n'est pas en arrière de nous. Il est à venir. C'est non pas au début, c'est à la fin de l'évolution des êtres qu'il faut le chercher. Il est terminal et non initial. C'est le point suprême et dernier vers quoi tend toute la nature dans le temps » (*id.*). Renan croyait la même chose, et aussi Marx. Cette profession d'athéisme est de 1916, le *Numquid et tu...* est de 1926. Pourquoi cette parodie sacrilège de l'amour divin ? Pour se flatter à l'Idée de Dieu ? Pour expérimenter les extases des « dévots » ? Sûrement pas pour prégoûter la vie éternelle. « Vous dirai-je ce qui me retient de croire à la vie éternelle ? C'est cette satisfaction quasi parfaite que je goûte dans l'effort même et dans la réalisation immédiate du bonheur et de l'harmonie » (Feuillets, 1923). Ce monde est suffisant à l'humanisme gidien aveuglé par un béat optimisme. Dans un univers qui trouve en soi sa propre explication, il est clair que Dieu ne sera plus que « le grand Bouche-trou » (Journal, 1927), *deus ex machina* pour vieilles bonnes

femmes. Aux esprits libres, il paraîtra « monstrueux que l'homme ait besoin de l'idée de Dieu pour se sentir d'aplomb sur terre » (*id.*). Il faut donc apprendre aux hommes à se passer de Lui. Voilà une préoccupation d'éducateur, M. Gide. Puis en 1929, nouvel attendrissement : « Je n'ai jamais eu besoin de Dieu que sans cesse ». En 1931 : « Qui osera dire que l'homme sans Dieu est capable d'une moindre vertu, d'un moindre effort ? » En 1932 : « L'athéisme seul peut pacifier le monde d'aujourd'hui ». Pas de Dieu, pas de providence, pas de juge, pas de rémunérateur. « J'appelle esprit faux celui qui admet qu'un Dieu puisse venir fourrer son œil, son doigt ou son nez dans les besognes de cette terre » (Journal, 1933). Ah ! qu'en termes délicats et nuancés ces choses-là sont dites !

De l'abandon à Dieu, Gide est passé au blasphème. André Walter est étouffé par le vieux satyre que le scandale de la Croix révolte. Le Christ et sa croix sont une gêne et la douleur n'est qu'arbitraire dans l'œuvre du salut. D'ailleurs, Dieu (comment existe-t-il encore après de si furieuses attaques ?) se sépare visiblement du Christ. « ... l'erreur du Christ de prétendre qu'il avait partie liée avec Dieu — aboutissant au cri, enfin révélateur : « Mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ? » (Journal, 1929). Madame Maritain ne connaissait donc pas ce texte du Journal puisqu'elle s'étonne d'en lire la transposition dans *Fontaine*, no 32, en 1944 ? « Comment ne pas y voir, dans cette tragique parole, non point un lâchage, une trahison de Dieu, mais ceci : que le Christ en croyant et en faisant croire qu'il avait partie liée avec Dieu se trompait et nous trompait, que celui qu'il appelait « Mon Père » ne l'avait jamais reconnu pour Fils, que le Dieu qu'il représentait, que lui-même, était seulement, ainsi qu'il le dit parfois, « Fils de l'Homme ». C'est ce Dieu-là seulement

que je veux adorer ». A quoi Madame Maritain trouve cette pitoyable excuse : « Le jour où Gide a écrit cette page, qui s'oppose exactement à celle que j'ai citée de *Numquid et tu...* (mais pas opposée au Journal de 1927 et de 1929, deux ans plus tôt et trois plus tard !), il devait être ivre de désespoir, ignorant de ce qu'il faisait... » Le rugissant Léon Bloy eût trouvé lâche ce commentaire de la main tendue.

Nous pourrions craindre que le péché de Gide soit le péché contre l'Esprit et qui est seul irrémédiable. Il est des pages où le fantôme du néant est à ce point palpable que la définitive dérégulation semble planer lugubrement. *Which way I fly is Hell ; myself am Hell* (Paradise Lost). Mais ce désespoir n'est que fictif et littéraire. « Je ne suis que provisoirement misérable » (Journal, 1931). La félicité est naturelle à Gide. Oui, naturelle, et de la nature la plus basse.

André Walter s'écriait : « Je suis pur, je suis pur... Les corps me gênent ». A soixante-dix ans, Gide écrira : « Je voudrais oublier tout : vivre un long temps parmi les nègres nus, des gens dont je ne saurais pas la langue et qui ne sauraient pas qui je suis ; et forniquer sauvagement, silencieusement, la nuit, avec n'importe qui, sur le sable... » (Journal, 1937). O Catharsis ! O Henri Heine, aveugle et mourant, qui réclame encore « les grosses caresses grasses d'une vachère amoureuse » ! Est-il vraiment si difficile de tracer la trajectoire de votre esprit, M. Gide ? C'est dans l'extase charnelle que vous vous sentez devenir le plus conscient de votre être : « béatitudes épidermiques et délectations humorales » (Rousseaux). Non, le grand Pan n'est pas mort et vous l'avez baisé sur la lèvre ! Votre esprit ne vous sert-il plus qu'à approfondir vos spasmes ? Il ne vous a pas déplu d'y mettre un peu de système, de vous y appliquer. Dans cette effusion du

Numquid et tu... dont vous sait gré Madame Maritain, vous disiez déjà : « Cette chair que je hais (!), je l'aime encore plus que Vous-même. Je meurs de n'*EPUISER PAS* son attrait ». Un an plus tard, Gide est saisi d'une admirable pudeur : « Je me retiens de parler de l'unique préoccupation de mon esprit et de ma chair » (Journal, 1917). Cependant, *Corydon*, *Si le Grain ne meurt*, *l'Immoraliste*, *les Faux-Monnayeurs*, nous ont suffisamment donné la nausée, soyez-en assuré ! Il n'a tenu qu'à vous d'élever l'homosexualité au rang des beaux-arts (avec nos excuses à De Quincey). Quand vous dites à votre disciple : « Nathanaël, ne distingue pas Dieu de ton bonheur », ce Dieu-là, c'est Onan.

A soixante-quinze ans, Gide, ébranlé par les cataclysmes qui secouent l'univers, reconnaît enfin le germe d'anarchie latent de ses Nourritures. Il doute du bien-fondé de son éthique individualiste et de la justification de l'action gratuite (Klaus Mann : *André Gide and the Crisis of the Modern Thought*). Mais voilà, de dire les gidiens enthousiastes, le triomphe de la sincérité ; vous ne pouvez refuser à Gide la sincérité ! Pourtant, il la refuse à l'être qui lui est le plus cher au monde, à Emmanuelle. « La complète franchise avec toi, comment eût-elle été possible, du moment qu'elle impliquait l'aveu de ce que je savais que tu considérais pour abominable, et moi pas ? » (Journal, 1930). Comme il est difficile de croire à la sincérité de l'homme qui écrit simultanément *la Porte étroite* et *l'Immoraliste* ! (Journal, 1912). Cette sincérité, comme l'explique admirablement Charle Du Bos (*Approximations*, VI), n'est que la facilité même. « Loin de constituer une vertu, elle est susceptible de devenir un vice : elle ne consiste qu'en l'abandon à un penchant, le glissement le long de la pente personnelle : elle ne coûte absolument rien à qui l'exerce parce qu'elle lui est naturelle au même titre que la respiration et

elle offre cette facilité supplémentaire qu'elle assure pour toute difficulté la solution la plus inespérée, à savoir le fait qu'aucune difficulté ne vienne à surgir ».

Parti vers la transvaluation, Gide n'a abouti qu'à la dévaluation. Lui seul est mesure. Mais comme il n'est jamais lui-même, à quelle facette ramènerons-nous son authenticité ? Gide ne nous a pas laissé de perspective où nous pourrions voir converger vers un même point les lignes diverses de son exubérance.

Le va-et-vient gidien s'apparente à la fugue dans l'entremêlement des thèmes, mais c'est une fugue sans résolution.

Clément LOCKQUELL, E. C.

Lettre à Joseph Ouvrard sur l'assurance

Ce n'est pas, cher Ouvrard, des sociétés d'assurance dont je vous veux entretenir, aujourd'hui. Cependant, pour commencer, permettez-moi une anecdote et de vous dire qu'un jour, un courtier d'assurance s'avisa de venir me *vendre* son *papier* qui me délivrerait à tout jamais de la crainte et du hasard. Il parlait, il parlait, avec l'éloquence naturelle aux Laurentiens et le bagoût propre aux Américains, je veux dire que mon courtier était bien français. Les raisons se suivaient et, sans qu'il me fût nécessaire d'émettre la moindre objection, les arguments et les réponses *ad rem* et *ad hominem* se succédaient, se pressaient. Les minutes passaient, il y avait bien une heure que cet homme patient me parlait. J'eus donc pitié de lui : — Je l'avoue, vous m'avez convaincu, je prêcherai partout les vertus de l'assurance, mais je suis si bête que, tout convaincu que je sois, je refuse de *prendre* de l'assurance. Ainsi, vous m'avez surtout persuadé que je suis bête.

Il en va de même, cher Ouvrard, des optimismes professionnels de la littérature et de l'essai, et, ce jour que je refusai de *prendre* de l'assurance, je refusai sans doute parce que je pensais au philosophe Alain.

Vous connaissez, cher Ouvrard, le philosophe Alain, et je n'ignore pas que, depuis vingt ans, vingt-cinq ans, depuis les premiers *propos* que publia la *N. R. F.*, vous avez refusé au pion du Hâvre, au maître d'André Maurois, d'acheter de son assurance. Son optimisme vous paraît suspect ; une clarté si aveuglante doit cacher quelque chose, vous dites-vous, non sans raison. Si la vie et la philosophie étaient si simples que cela, ça se sau-

rait. Les Allemands s'en tiraient par l'obscurité, et les Alain font leurs tours de passe-passe au grand jour : magie noire ou magie blanche, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Vous vous rappelez que René Descartes ne voulait, au début de son Discours, sacrifier qu'à la clarté, et ce n'était que pour nous demander, deux minutes après, le plus aveugle acte de foi. Saint Thomas était plus honnête.

Hélas ! la littérature française, du grand siècle au nôtre, compte des Alain à foison : véritable *Caravane humaine* du comte J. du Plessis, autre esprit trop clair, mais Dieu qu'il écrit mal, celui-là ! Les Français n'ont pas attendu les Américains pour enseigner l'art d'écrire en vingt leçons, et la médecine, et l'histoire universelle et le bonheur. Alain a justement publié un volume sur le bonheur, dont la réédition me donne prétexte à vous écrire.

Feuilletons ce petit recueil de *pensées*. Il me rappelle que si Pascal était malade et que cela paraissait en diable, souvent, trop de santé finit par devenir indiscret, et que c'est le cas ou jamais de citer le mot du docteur Knock : un homme en bonne santé n'est qu'un malade qui s'ignore. Le sourire d'Alain nous trompe et je jurerais qu'il camoufle quelque mal secret. Je me souviens de ce grand vieux de quatre-vingt-huit ans qui, pour me prouver qu'il avait gardé toute sa jeunesse, esquissa devant moi des pas de danse. Un peu plus, il aurait fait le grand écart : il n'en eut pas le temps, et, rendu chez lui, il mourut de cette santé trop éclatante. Était-ce Alain, dont je n'ai pas lu de nouvelles depuis la libération ?

Feuilletons ces *Propos sur le bonheur*. Remarquons pourtant, en commençant, que ce sage trop rusé nous offre, en passant, le moyen de le contredire et de le réfuter. Il dit ingénument :

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR L'ASSURANCE

Le pessimisme est d'humeur ; l'optimisme est de volonté. Si je suis obligé de *vouloir* voir tout en beau, c'est donc que le monde n'est pas si beau que ça. Le lièvre est peut-être trop peureux, mais l'autruche qui cache sa tête dans le sable, pour affronter le danger, a trop suivi à la lettre les préceptes d'Alain.

Ce n'est pas la seule fois qu'il nous donne des armes contre lui-même. Il n'y a qu'à le bien lire, comme il nous enseigne du reste à lire. *Le bonheur est une récompense pour ceux qui ne l'ont pas cherché.* Pourquoi alors écrire un traité sur le bonheur et qui nous l'offre tout fait et à *prix réduits* ? Joignez, cher Ouvrard, que cette pensée lapidaire, comme tant de pensées lapidaires et toutes prêtes à entrer dans un florilège de couventine, ne laisse pas de se montrer assez niaise. Ne croyez-vous pas en effet que si le bonheur est donné à ceux qui ne vont pas le chercher, il n'y aura jamais de bonheur, dans un monde où tous, d'une façon ou d'une autre, poursuivent un bonheur insaisissable ?

Ce ne sont là que des négligences d'un boursier trop content de son sort. Alain a de plus sottes remarques : *Une bataille est sans doute une des circonstances où l'on pense le moins à la mort...* Cela peut être vrai de quelques-uns : Turenne n'en confessait pas moins qu'au combat, il avait la frousse, et combien d'autres témoignages ne pourrait-on pas invoquer contre cette bravade stoïcienne, celui de Saint-Exupéry, par exemple, qui disait que le courage était fait, *pour une bonne part*, d'ignorance et de stupidité, au sens originaire et au sens propre, mais passons. *D'où ce paradoxe : Mieux on remplit sa vie, moins on craint de la perdre...* Alain est donc devenu catholique, qui parie ainsi comme Pascal ! Connaît-on, cher Ouvrard, beaucoup d'hommes d'action qui acceptent de mourir avec cette tranquillité ? L'action peut être un anesthésique de la vie et de ses ennuis, mais, décidément,

que l'homme d'action, qui est condamné au repos, à la mort, soit content, on ira conter ça à d'autres, comme on dit. Ce n'est pas un paradoxe que lance Alain, c'est un mensonge que démentit la plus rudimentaire observation.

Cependant, cher Ouvrard, vous devinez que le stoïcisme d'Alain a ses raisons et que nous comprenons. Il prend ses précautions, comme Renan, qui reniait à l'avance une conversion *in extremis* : *Nous sommes empoisonnés de religion. Nous sommes habitués à voir des curés qui sont à guetter la faiblesse et la souffrance humaine, afin d'achever les mourants d'un coup de sermon qui fera réfléchir les autres.* Dans l'optimisme d'Alain, comme dans celui de Renan, il y a donc un Homais qui dort. Cette fois, Homais, en dépit de la largeur d'esprit d'Alain, qui est *au-dessus de tout ça*, Homais montre le bout de l'oreille.

Mais, encore une fois, ce penseur profond n'en est pas à une contradiction près, et ce stoïque avouera ailleurs : *Il n'y a que les vivants qui soient atteints par la mort, que les hommes heureux qui conçoivent le poids de l'infortune.* Une contradiction et un paradoxe qui est encore une sottise : le malheureux souffre au moins autant de son malheur que l'optimiste qui l'observe. (Mais, vous savez, Alain est un saint qui s'ignore et qui souffre pour les autres). Du reste, la religion sous toutes ses formes a l'heur ou le malheur de faire sortir cet homme, content de lui, de son optimisme américain. Il est prêt à voir tout en noir, plutôt que de croire ce que nous croyons, il en devient même sanguinaire, ce pacifiste résolu : *Il se pourrait bien que la guerre fût le seul remède à la théologie dialectique. Tous ces mangeurs d'ombres finissent toujours par nous conduire à la guerre, parce qu'il n'y a au monde que le danger réel qui guérisse de la peur.* Il est vrai que la guerre a d'autres causes : *La cause de la guerre est certai-*

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR L'ASSURANCE

nement l'ennui d'un petit nombre... Et voilà pourquoi votre fille est muette. Le comte du Plessis n'était pas plus bête à qui Dieu a fait des révélations particulières sur le sort des empires (La Caravane humaine).

L'optimisme d'Alain, en dépit de ses fausses alertes, de ces *avertissements* reprend vite le dessus : *De très petites causes peuvent gâter une belle journée, par exemple un soulier qui blesse. Rien ne peut plaire alors, et le jugement en est hébété. Le remède est simple : tout ce malheur s'enlève comme un vêtement. Autrement dit, si vous avez mal à une jambe, faites-la couper. Cher Ouvrard, ne préférez-vous pas vous abstenir de médicament à la Sganarelle et garder votre jambe ?*

Ce célibataire reste décidément trop à la maison. Il devrait faire une petite sortie de temps en temps, renouveler son observation : *... tous ceux qui veulent s'enrichir y arrivent. Cela scandalise tous ceux qui ont rêvé d'avoir de l'argent, et qui n'en ont point. Ils ont regardé la montagne ; mais elle les attendait... Il faut rigueur, il faut courage ; enfin faire ses preuves dans les difficultés, comme les anciens chevaliers... Pas plus compliqué que ça : ce psychologue, en trois cinq sept, a réglé la question économique, comme Dale Carnegie, en vingt leçons, nous avait appris comment nous faire des amis, comme Carrel, en quelques pages, avait disposé de la question de la mystique et du miracle, comme le docteur Pauchet, en trente-six aphorismes, avait lubrifié votre intestin paresseux, comme Bossuet, en douze discours, avait résumé l'histoire du monde : mais, cher Ouvrard, n'oubliez pas l'appendice du comte du Plessis, sa *Caravane*... Dire qu'il y a des jeunes gens qui se laissent prendre à cette clarté, à cette profondeur : le plus stupide observe chaque jour, pour revenir*

à la phrase que j'ai citée, que les pauvres passent leur temps à penser aux sous et qu'ils n'en ont jamais, cependant.

Non pas que notre Alain observe toujours de travers. Au contraire, souvent, il me fait penser aux médecins, dont le diagnostic est excellent, mais qui ne trouvent jamais le remède. Ou bien, et ils ressemblent encore à Alain, ils me décrivent si fidèlement le mal que, lorsque cet esprit clair me prescrira telle cure, je le croirai pour l'amour de sa lucidité de diagnostic. Cela s'appelle proprement un faux prétexte, et la clarté fait souvent passer bien des sottises. (Le plus souvent, comme cela se voit dans les mauvais poètes, la clarté, chose relative du reste, n'est-ce point une *obscurité* méconnue ?).

J'accepterais, je tolérerais volontiers les truismes et les sottises, les lapalissades et les niaiseries d'Alain, et vous aussi, ne vous rebiffez pas, s'il n'était pas si content de lui ! Sur ce propos, j'ai prononcé le nom de Dale Carnegie, du docteur Pauchet, j'aurais pu citer ce barbu de l'école du soir médicale et philosophique, le docteur Le Bon, j'ai oublié Louis Dimnet, j'ai nommé ce pauvre Carrel : la confrérie du bon sens provoquant (quand il ne se trompe pas) du maître Alain est nombreuse comme les famille Chrysale, Prud'homme ou Homais. Ce qui m'agace, c'est le ton, et c'est que des jeunes gens et des moins jeunes, voire des esprits distingués comme Maurois le prennent au sérieux.

Alain, c'est le faux écrivain, le faux bonhomme, vous savez, ces hommes sérieux qui, pour arracher les applaudissements du *grand public*, qui les empêche de dormir, se mettent à plaisanter, comme les cuistres qu'ils sont. Alain sourit à chaque phrase qu'il écrit, et, par malheur, sa phrase ne sourit pas toujours (bien qu'il soit, à la rencontre, une phrase par ci par là, assez bon écrivain), l'on sent le pion qui, sur le tard, s'est mis

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR L'ASSURANCE

au journalisme, à la littérature. Une vieille fille qui parle petite fille ; une vieille dame qui se rajeunit ; un professeur qui fait des blagues.

Prenez votre Valéry, cher Ouvrard, ouvrez-le aux pages les plus faciles, là où le vieux sceptique voltairien plaisante, et vous verrez tout de suite la différence : Valéry peut penser bêtement, il a toujours une épithète, un tour de phrase pour se réchapper, tandis que notre homme enveloppe sa bourde dans du papier de soie, qu'il noue d'une faveur rose.

Le bon sens de Montaigne ne nous révolte jamais : lorsque cet Alain garde du bon sens, on dirait qu'il l'a appris à l'école et qu'il dit : « J'ai de l'instruction, vous savez... ». Autrement dit, et, pour user de notre jargon, ce bourgeois, dans sa banalité, est *fendant*, c'est un *frais*, comme tous les primaires trop *fins*. Et Dieu sait qu'il ne reste pas seul de son espèce : ce *frère* a pas mal de frères chez les catholiques eux-mêmes ; M. Homais ne sort jamais sans avoir l'abbé Bournisien à ses trousses. Combien d'auteurs d'*apologétiques pour tous*, de *réponses aux incroyants*, je pourrais nommer !

Ceux qui sont trop pressés, par exemple : comme celui dont j'ai oublié le nom et que je lisais l'autre jour, un disciple de Chateaubriand, qui voulait prouver la vérité de la religion par ses *beautés* : Huysmans serait là pour répondre que, comme notre architecture *courante*, notre statuaire surtout et nos petits livres pieux sont le plus souvent d'une laideur atroce, cette preuve demeure assez faible et craignons qu'elle ne soit un argument pour l'adversaire.

Il y a encore ces apologistes qu'on accueille trop vite, ces vieux incroyants qui louent l'Eglise, qui en vantent l'administration : il y a politique sous roche. Alain lui-même, dans ses *Propos*

sur le christianisme justifiait à sa façon toutes nos fêtes, nos rites, voire nos dogmes : il rejoint les catholiques qui sentent trop le besoin de s'excuser auprès des incroyants.

Sur ce sujet, cher Ouvrard, nous pourrions parler bien longtemps, nous n'en aurions jamais fini. Vous rappellerai-je encore que cet homme calme d'Alain prétend que le meilleur moyen de se délivrer de ses terreurs et de ses peurs, c'est de les analyser : quand on analyse sa peur, qu'on peut l'analyser, c'est qu'on n'a déjà plus peur. Et ce philosophe, qui ne sait pas ce qu'il veut, comme un enfant, nous dit du reste candidement : *Le propre des hommes passionnés est de ne pas croire un seul mot de ce qu'on écrit sur les passions*. Ce qui n'empêche pas Alain de continuer, à raison de deux volumes par année, son cours et ses classes de vacances.

Pour terminer, je vous citerai ce roman humoristique américain, cher Ouvrard, où l'on voit un psychologue freudien et fort incrédule, bien entendu, *expliquer* la conversion d'un de ses anciens patients :

— Mes *tests* m'avaient fait prévoir une conversion imminente...

Or, nous disait le romancier, ce patient, lorsqu'il avait répondu aux questions du psychologue, s'était payé sa tête.

Quand ce ne sont pas les hommes, les événements se paient toujours la tête de tous les Alain qui courent et *professent* ce vaste monde et qui mettent leur lumière, leur clarté, dans les problèmes les plus obscurs. Il y avait naguère un rimeur de cette famille, un rimeur du nom de Sully Prud'homme qui expliquait tout, lui aussi, dans ce qu'il appelait des vers. L'auteur du *Vase brisé*, dont toute une génération a pieusement recueilli les morceaux, explique la religion, comme le professeur Alain :

LETTRE À JOSEPH OUVRARD SUR L'ASSURANCE

*L'élite des mortels croit, depuis deux mille ans,
Cueillir les divins fruits d'une morale exquise,
Mais sa foi, c'est, au fond, l'appétit qui s'aiguise,
Courant aux palmes d'or, comme, jadis, aux glands.*

Ce poète si clair me paraît plus obscur que Valéry (*la foi, un appétit qui s'aiguise... et ces palmes d'or...*) : ces *explications* sont-elles moins stupides quand ces vers de mirliton sont traduits dans la prose, fâcheusement *N. R. F.*, d'Alain ?

Chaque semestre, cher Ouvrard, on nous prêche le retour au bon sens. On n'a pas tort, mais encore faut-il choisir ses maîtres et, lorsque j'entends nommer Alain, fût-ce par le sympathique André Maurois, je me répète le vers du petit-fils canadien de Boileau-Despréaux, ce curieux Eugène Gaudin, qui écrivait dans « *La Lyre savante* » :

Pour convertir le sage, on fait prêcher le sot...

Mais les convertis d'Alain étaient-ils des sages ?

Berthelot BRUNET

Visite à Marc Chagall

Marc Chagall est né à Vitebsk, en Russie, en 1881. Arrivé à Paris en 1910, il exposa au Salon des Indépendants de 1911 à 1914. Chagall est assez souvent considéré comme le père du Surréalisme, mais lui-même s'en est toujours vivement défendu.

Chagall a écrit ses souvenirs sous le titre de « Ma Vie », paru chez Stock, en 1931. Sa femme, Bella, a traduit ces souvenirs. Cette dernière tient une place considérable dans ses œuvres. Un de ses principaux tableaux, repris pendant de nombreuses années, s'intitule « A ma femme ».

Un livre sur Chagall, signé Lionello Venturi et orné de nombreuses reproductions paraîtra bientôt à New-York et constituera une source d'enchantement de haute qualité. Venturi est, on le sait, l'auteur des deux albums de l'œuvre de Cézanne.

Au début de novembre, Chagall exposa à la Galerie Matisse dix-huit toiles et six gouaches. Voici sur cette exposition quelques lignes révélatrices de Venturi : « Chagall est parvenu à un point où toute son expérience de vision, d'émotion et d'imagination s'exprime d'une manière facile et heureuse. Les contrastes de jadis entre sa verve poétique et sa conscience plastique, entre sa nature russe et son éducation française ont disparu. Son ordre artistique s'affirme naturel. Il a dit lui-même qu'il était né une seconde fois à Paris. Sous le signe de l'École de Paris il naît en effet tous les jours à un art qui compte parmi les plus sensibles, les plus libres et les plus créatifs ».

* * *

Que Marc Chagall est un enchanteur, nous le savions. Par un heureux phénomène d'intuition, nous l'avions entrevu en pensée avant même de mettre les pieds dans son vaste studio de

VISITE À MARC CHAGALL

Riverside Drive, à New-York. Bien clairement, sa bonne tête nous était apparue : sa tête aux yeux bleus si clairs, aux courts cheveux d'argent qui frisent partout et qui en font quelque peu un personnage irréel, de rêve...

Que Marc Chagall est un poète, un prince de la fantaisie, un chantre si pur du folklore oriental et juif, nous le savions encore. Les reproductions qu'on s'arrache ici, entre quelques jeunes fous (qu'on ne se méprenne pas), puis quelques toiles vues, touchées, senties, à l'étranger nous l'avaient dit.

Mais pouvions-nous savoir que de l'homme pût se dégager une telle leçon de poésie, de sincérité artistique et de modestie ?

Que les amateurs d'explications compliquées sur l'art n'aillent pas plus loin, car ils seront déçus : ils ne trouveront pas ici le mot philosophie, le mot absolu et tous ces mots qu'on trouve dans la bouche des critiques (est-ce tellement nécessaire ?) mais non pas dans celle des véritables peintres au travail. Non ! Ces lignes sont pour ceux qui dévorent sans fausse honte tout ce qu'on peut leur apprendre sur les grands artistes vivants, les poètes qui nourrissent leurs rêves, que ce soient Apollinaire, Jacob ou Giraudoux ; Ravel ou Satie ; Picasso, Matisse ou Dufy.

* * *

Nous avons vu Chagall dans des circonstances exceptionnelles qui ont rendu cette entrevue si émouvante qu'elle a continué de nous bouleverser plusieurs jours après. Nous sommes allés chez Chagall quelques semaines à peine après la mort de sa femme. (Ceux qui savent et la vie et l'œuvre de Chagall imaginent sans peine la proportion désastreuse qu'a prise pour l'artiste un tel événement). Ce n'est pas là matière à exploitation, mais à réflexion et aussi si on peut me suivre, à vénération.

Comment vous dire alors cette retenue avec laquelle il nous a parlé de son travail, de son activité, de son ballet « Aleko », de sa prochaine exposition (actuellement en cours chez Pierre Matisse) et comment vous décrire aussi ce geste d'enfant perdu et cette expression si profonde qu'il a prise pour nous expliquer que cette exposition était en hommage à sa femme, était un tribut d'amour et d'admiration suprêmes... tout cela nous le rend à jamais des plus chers.

Devant la tristesse immense de ses yeux, la pénétration mélancolique de son regard, nous nous sentions comme des usurpateurs d'un monde secret et nous aurions presque souhaité n'être pas là. Peut-être notre arrivée avait-elle interrompu un rêve, brisé les ailes d'une envolée au pays de la mélancolique fantaisie de ses contes... Mais comment reculer... d'ailleurs nous nous faisons si sages et si peu encombrants et puis n'avions-nous pas promis à sa fille Ida, son ange gardien fidèle, d'insister si peu...

Chagall est devant nous ; il sourit, tout en bleu, bleu comme ses yeux, bleu comme la veste en velours à côte qu'il porte et qui nous attendrit.

Chagall est devant nous qui se dit bien heureux de nous entendre parler français, et qui veut savoir tout de suite ce qui se fait chez nous et si nous sommes peintres...

Lentement quelquefois, boîteusement l'entretien se déroulera. Nous lui apprendrons les noms de quelques-uns de nos amis qui, nous semble-t-il, susciteraient sa sympathie... et ô miracle, il sait le nom de l'un d'entre eux... Nous parlerons de son ballet « Aleko » dont il a écrit lui-même le scénario et dont il a peint les cinq décors et les dizaines de costumes (sa collaboration personnelle aux costumes leur attribuera un tel prix

VISITE À MARC CHAGALL

que Ballet Théâtre ne joue « Aleko » que très rarement et ainsi Montréal en a été privé) ; nous parlerons de la France où il veut retourner à tout prix : « Je travaille bien à New-York... je travaille bien n'importe où, avec ou sans atmosphère... mais c'est quand même dur de ne pouvoir se délasser là où le cœur et l'esprit ont tant d'attaches inestimables » ; et il nous laissera entrevoir une singulière modestie lorsqu'il dira en réponse à nos questions que bien sûr « il travaille beaucoup, mais est-ce que je produis ?... ».

* * *

Et nous aurons le souvenir d'une demi-heure sans prix... et longtemps après nous n'aurons qu'à fermer les yeux pour voir très loin là-bas comme en rêve une pièce vitrée, le Hudson qui la traverse, Marc Chagall en Portier du Ciel et sa fille Ida aux ailes dorées qui nous rappelle que nous sommes de petits enfants et que nous devons bien écouter sans rien perdre des précieuses paroles du portier bleu aux cheveux d'argent...

Et puis... nous verrons longtemps, toujours, nez au mur, les personnages des belles féeries de Chagall... Nous étions bien trop heureux d'éviter cette corvée à l'homme atterré par un si grand deuil et même si nous avons souffert terriblement, nous n'avons pas demandé à Chagall de nous redresser les toiles, de nous révéler les œuvres nouvelles. C'était comme le sacrifice que nous nous imposions, payant ainsi notre audace.

Mais nous croira-t-on, alors, si nous disons que le monde « chagallien » nous sourit derrière les toiles et que le lendemain à la galerie, chacun des personnages nous fit signe, et nous nous reconnûmes aussitôt : Bonjour vaches mélancoliques ; Bonjour hommes et poissons-violons ; Bonjour coqs flamboyants, bonjour

lunes sympathiques... Ah ! vous voilà petits paysans des fables, petits fiancés de Vitebsk...

Ils nous ont reconnus, les animaux, les villageois et les arbres... et depuis ce temps les signes d'intelligence continuent de s'échanger entre nous, la nature et les bonnes gens. C'est une mission qu'en le quittant Chagall nous a confiée. Une mission poétique que nous sommes heureux de remplir au nom de tous nos amis, de tous nos frères... Chagall donc leva la main à la hauteur de ses yeux, éclipsant soleil et Hudson : « Chez vous, dit-il, saluez les paysages et les animaux et aussi les bonnes gens... »

Voilà, c'est fait.

Réal BENOÎT

6 novembre 1944

Le sens des faits

National Conference of Catholic Charities

La trentième réunion annuelle de la « National Conference of Catholic Charities » a eu lieu cette année à Brooklyn, du 17 au 20 novembre.

Cette « Conférence » est dotée d'un secrétariat permanent à Washington, d'un organe officiel « Catholic Charities », revue mensuelle dont une section est consacrée à la Société St-Vincent-de-Paul.

C'est une école ambulante semblable à nos semaines sociales où se réunissent chaque année les représentants des œuvres de charité catholiques des Etats-Unis. En fait la « Conference of Catholic Charities » comprend trois sections :

1. — Les représentants des « Catholic Charities » diocésaines, délégués officiels des commissions diocésaines des œuvres de charité et de bienfaisance.

2. — Les représentants des institutions de charité dirigées par des religieux et religieuses (Conference of Religious).

3. — La Société St-Vincent-de-Paul, très répandue, très bien organisée et très influente dans les milieux catholiques américains.

Impossible de résumer ici, même à larges traits, conférences, rapports et discussions. C'est l'atmosphère qui importe et d'autant qu'elle n'a subi durant ces trois jours aucune variation.

Ce qui est frappant, c'est cette insatisfaction constatée chaque année à l'égard de leur propre travail par ces représentants d'organisations catholiques.

Ce souci de s'analyser, de se critiquer, d'observer, de s'informer si on ne fait pas mieux ailleurs que chez soi dans l'assistance donnée à ceux qui sont dans le besoin. Pas de complaisance dans son propre travail. L'esprit qui les anime tous est d'abord celui de servir non pas l'œuvre qu'ils ont fondée, qu'ils dirigent ou patronnent mais l'assisté, l'infortuné qui s'adresse à l'œuvre ; l'esprit de faire, pour l'honneur même de leur croyance, la charité la plus belle, la plus clairvoyante, la plus agissante et

aussi la plus efficace non seulement en quantité de services rendus mais surtout et plus encore peut-être, en qualité.

La discussion apparaît dans ces assemblées comme un plat de résistance auquel on ne résiste pas. Mais tout est dans la manière.

Pas de fausse pudeur à discuter en famille ses faiblesses et en rechercher le pourquoi, ses tentatives heureuses ou malheureuses, ses déboires, ses succès pour faire bénéficier tous les intéressés de son expérience. On a entendu là de belles critiques saines et constructives du travail d'une œuvre par les représentants d'une autre œuvre.

Il ne faut pas croire toutefois que tout là-bas est mieux que chez nous mais sur beaucoup de points, nous avons des leçons à prendre des « Catholic Charities ».

Il serait sans doute utile et profitable d'organiser chez nous de ces réunions de nos œuvres de charité catholiques où on pourrait échanger des points de vue sur nos problèmes et profiter des expériences communiquées.

DELEGATUS

L'esprit des livres

V. GERMAIN, prêtre — « Les Chroniques de la Crèche ». Chez l'auteur, Québec, 1943. 27 cm. 168 p.

Le directeur du service des Adoptions à la Crèche de Québec, l'incomparable apôtre des orphelins dont les parents sont vivants, livre au public des récits touchants sous des formes des plus attrayantes : contes, plaidoyers, nouvelles. C'est toute l'âme d'un prêtre rempli de la plus pure commisération qui passe dans ces pages propres à susciter des générosités et des sympathies. Le zèle de l'abbé Germain ne se contente pas d'une aumône : il offre au lecteur un cortège imposant d'enfants déshérités, surtout de garçons, qui attendent un père et une mère, puis invite les hommes et les femmes de cœur à piquer dans son parterre les fleurs qu'ils préfèrent.

Les journaux et les revues de novembre ont souligné en termes conquérants la beauté surnaturelle et la grandeur humaine de l'œuvre de l'Adoption. Quoique en retard, nous voulons être l'écho de ces appels. Par curiosité, d'abord, lisez Les Chroniques de la Crèche, et en fermant ce volume abondamment illustré de belles têtes d'enfants et de faits bien compris et bien décrits, si vous avez du cœur, vous ferez une aumône, peut-être une visite à la Crèche, si vous avez assez d'espace vital dans votre maison et assez de générosité dans l'âme, vite, vous mettrez une ou deux vies de plus dans votre foyer. Si ma condition sociale me le permettait, c'est du moins ce que je ferais. Pensez-y bien.

Antonin Lamarche, O. P.

Edouard MONTPETIT — « Souvenirs ». T. I : *Vers la vie*. Editions de l'Arbre, Montréal, 1944. 19 cm. 213 p.

J'ai dégusté ces pages avec infiniment de plaisir, ayant toujours vu en M. Montpetit un maître, et sa maîtrise s'accroissant encore dans cette autobiographie où le moi devient aimable à force de simplicité, de réserve et de bon goût. *Vers la vie...* Il y a aussi du pathétique dans ces adieux à une ville aimée, Paris, où tant de choses pouvaient non sans profit le retenir, et qu'un talentueux jeune homme se voit obliger de quitter pour des tâches plus graves. *Vers la vie...* Nous serons donc avec le prochain tome, en pleine vie, et ce sera moins intéressant... Mais, sait-on jamais, avec notre versatile et rare écrivain.

M.-A. L.

Léo-Pol MORIN — « Musique ». Montréal, Beauchemin, 1944. 24.5 cm. 440 pp.

Sous le titre *Musique*, la maison Beauchemin présente un recueil de conférences, articles, chroniques musicales, etc., préparés par le grand

pianiste et critique musical, le fin lettré, que fut Léo-Pol Morin. Six sections répartissent la matière, aussi logiquement qu'il se pouvait : *L'initiation à la musique* (pp. 31-93), *Musique française* (pp. 95-206), *Musique d'Europe et d'Amérique* (pp. 207-255), *Musique canadienne* (pp. 254-274), *Considérations actuelles sur la musique et les musiciens* (pp. 275-349), enfin *Programmes* (pp. 353-436).

Qu'on ne cherche pas dans ce volume ce qu'il n'y faut pas chercher : un traité charpenté, intégral et exhaustif sur la musique, les formes musicales ou les musiciens. Qu'on ne s'attende même pas d'y trouver, au cours des diverses présentations et analyses, un summum de la technicité, toute la précision, par exemple, des *Essays in Musical Analysis* de D. F. Toveys ; car là n'est pas ce que voulait Léo-Pol Morin. Et cependant on sera vite captivé à la lecture de ces pages. C'est qu'elles révèlent profondément leur auteur, sensible, délicat, spirituel, souvent gavroche, parfois emporté, parfois exagéré, mais toujours sincère et « engagé » ; elles nous livrent ses réactions spontanées au contact des maîtres et des œuvres. Le vif intérêt qu'on prend à lire Léo-Pol Morin vient peut-être de ce qu'il courut le monde comme pas un, à l'affût des artistes, des troupes d'opéra, et des ensembles symphoniques, s'introduisant carrément dans les salons musicaux de tous milieux, s'assurant le plus personnel des contacts avec pianistes, violonistes, compositeurs, peintres, sculpteurs, et leurs amis. La pensée actuelle de Morin emprunte constamment à cette richesse d'expérience sous-jacente, si personnelle et neuve.

En plus d'une *Note des éditeurs* (p. 7), un *Eloge de Léo-Pol Morin*, par Son Excellence M. Jean Désy (pp. 9-12), *Léo-Pol Morin devant les Princes de Parme*, par Marcel Dugas (pp. 13-19), *Léo-Pol Morin*, par Robert de Roquebrune (pp. 21-25), enfin la dernière chronique musicale de Léo-Pol Morin même, *Bach et Fauré, musiciens religieux* (pp. 27-29), constituent une introduction au recueil.

fr. Richard-M. Mignault, O. P.

Marcel DUGAS — « Paroles en liberté ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 19 cm.

« Paroles en liberté » est une œuvre de poésie en prose...

Marcel Dugas, élégant esthète, nous guide au gré de sa fantaisie, selon les caprices de sa pensée. Il nous présente une parodie de lui-même, écrit-il. Aussi les pages du bouquin sont-elles pleines d'un charme subtil, d'allées mystérieuses où l'on avance les pas dans les pas de l'auteur... en hésitant parfois !

Nous avons l'impression de visiter un étrange pays où les ombres et les vivants partageraient une vie commune...

Le genre que développe M. Dugas n'en est pas un auquel les auteurs canadiens nous ont habitués ; n'y aurait-il que celle-là c'est déjà une raison pour lire « Paroles en liberté ».

Pierre Chaloult

L'ESPRIT DES LIVRES

Edmond LABELLE — « La quête de l'existence ». Montréal, Editions Fides, 1944. 21 cm. 145 p.

Voici une édition qui ne passera pas inaperçue dans le patelin des lettres québécoises. « La quête de l'existence » est, en effet, le fruit d'une pensée spéculative réfléchie et d'un sens poétique bien vivant.

La première partie de l'ouvrage nous offre un essai sur le mode de connaissance propre au poète. C'est, sans prétention à l'authentique philosophie, une esquisse philosophique de l'existential, « où l'art et la poésie trouveraient enfin leur connaturelle situation » ; c'est « peut-être l'amorce d'une sagesse en quête de l'Être ».

Les poèmes qui suivent sont une splendide illustration des théories de l'auteur. Edmond Labelle profite des bonnes grâces des Muses et son recueil est une révélation. Ses vers, au tissu riche et ondoyant, au rythme sûr, à la grâce discrète, nous apportent les effluves d'une pensée nourrie au vent du large des grandes aventures spirituelles, d'une pensée qui a dépassé

« ...le désespérant amour des beautés relatives ».

Cette primeur est une contribution de grand mérite non seulement à notre vie littéraire, mais encore à la polémique qui s'esquisse chez nous autour du problème de la connaissance artistique.

Communiqué

Robert CHARBONNEAU — « Connaissance du personnage ». Les Editions de l'Arbre, Montréal, 1944. 19 cm. 193 p.

Le distingué directeur de « La Nouvelle Relève » nous donne des idées justes et compréhensives de ces personnages éminemment représentatifs du roman contemporain : Bernanos, Dostoïewski, Mauriac, Duhamel, Jules Romains ; et du théâtre moderne : Claudel, Ibsen, O'Neill, Bernstein. Pour connaître ou mieux connaître ces grands personnages, prenez et lisez.

A. L.

Abbé Emile DUBOIS — « Pour un renouveau chrétien ». Les Editions Beauchemin, Montréal, 1944. 18.5 cm. 264 p.

Une somme de suggestions pratiques pour rénover l'éducation, la religion, la prière, la presse, les églises, l'action sociale, etc... A tous les hommes d'action, laïcs ou prêtres, l'étude de ce livre sera utile.

A. L.

Raïssa MARITAIN — « Les Grandes Amitiés ». T. II : *Les aventures de la grâce*. Editions de la Maison Française, New-York, 1944. 19 cm. 324 p.

Quelle richesse d'information doctrinale et surtout philosophique, de sens chrétien, de goût littéraire et artistique, de délicatesse et d'à propos

révèle, tout comme le premier, voire davantage, ce tome deuxième des « Grandes Amitiés », étrennes de l'auteur aux fervents du thomisme et à tous les amis de la vérité. Témoin direct du renouveau thomiste en France, des grandes conversions d'avant et d'après la guerre de 1914 et des plus audacieuses manifestations de l'art moderne en musique, en peinture, en poésie, madame Maritain évoque ses souvenirs et c'est tout un enseignement. Expérience et culture se rejoignent pour lui permettre ce qu'on pourrait appeler le geste d'autorité. C'est d'un doigt sûr qu'elle signale en passant les erreurs d'où qu'elles viennent. Des écrivains comme André Gide et Louis Verneuil en sauront quelque chose et Péguy l'ami très cher ne sera pas tout à fait épargné. Chez Léon Bloy, on fait mémoire de l'accidentel, supposé périmé, pour retenir l'essentiel, qui est d'être le Chevalier de la Vierge et le Héraut de Dieu. A Jean Cocteau cette mésaventure de la grâce, juste l'aumône d'un sourire amène et triste.

L'auteur sacrifie parfois l'ordre chronologique au va-et-vient des réminiscences. Seuls pourraient se sentir déroutés ceux qui attendaient un récit suivi plutôt qu'une mise en relief des principaux aspects de telle ou telle conversion. Raïssa Maritain dispose ainsi quelques phrases de l'odyssée finale d'Eve Lavallière, mais nous en laisse une image très vive et trouve moyen de dirimer en note un litige des plus importants.

Tous cela laisse prévoir et désirer une suite de la même veine et du même intérêt.

Criticus

DOM MARMION — « L'union à Dieu ». Les Editions Granger Frères, Montréal, 1944. 19 cm. 308 p.

Tous les lecteurs du « Christ vie de l'âme » voudront posséder cet ouvrage pour le lire et le relire ; ils y trouveront sous une forme simple et spontanée l'enseignement profond et attrayant d'un maître d'ascétisme particulièrement goûté.

Communiqué

MICHEL GEORGES-MICHEL — « Bohème à New-York ». Les Editions de la Maison Française, Inc., New-York, 1944. 19.5 cm. 224 p.

La bohème à New-York, si l'on ne veut pas la confondre avec la pègre, s'avère inexistante. Il s'agit plutôt d'un bohème à New-York, Clément Lerocher, sculpteur français. Il se fait rouler par une aventurière, et c'est le fond du roman, remarquable surtout par les tableaux d'à côté, où M. Michel Georges-Michel déploie sa puissance d'observation, son style âpre et élégant, fleuri d'anglicismes. De nouveau s'accuse en haut relief le contraste entre l'Amérique et les pays d'Europe pour ce qui concerne l'urbanisme, l'architecture, la cuisine, la rue. Paraît-il que la tenue des New-Yorkaises en plein air est trop puritaine pour ce qu'elle offre de cynique dans les endroits clos ? Et le héros de s'attendrir sur les poétiques emmêlements du trottoir à Paris. Quelles singulières préoccupations à l'heure où

L'ESPRIT DES LIVRES

la France pantelait sous la botte allemande. On dirait qu'en temps de calamités publiques, certaines gens prennent pour mot d'ordre : Et la même vie continue.

M.-A. L.

René RISTELHUEBER — « Voyages en forme de croquis ». Illustrations de Fernande V. Simard. Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19.5 cm. 204 p.

M. Ristelhueber a donné récemment une conférence sur les diplomates écrivains. Quiconque s'essaiera à reprendre le même thème devra y ajouter un nom, celui de l'auteur du présent livre et d'une série d'œuvres attachantes, écrite en marge de ses missions officielles. « Voyages en forme de croquis » nous conduit en Turquie, en Chine, en Grèce, aux pays scandinaves pour nous ramener à Québec. Autant et plus qu'un résumé historique, ces descriptions, ces contes de terroir nous aident à pénétrer l'âme de ces populations. C'est dire que sans cesse l'agréable y côtoie l'utile. Écrivain-né ? je n'oserais le dire. Formé par les écoles, par la pratique, par la procession des images défilant le long des trains rapides, du bateau et de l'avion ? sûrement. Ajoutons à toutes ces prérogatives de l'auteur le goût, qui se développe mais ne s'acquiert pas.

M.-A. L.

Alexandre DUMAS — « Les Trois Mousquetaires ». Montréal, Editions Variétés. 2 vol. 19 cm. 308 p.

Les éditeurs canadiens peuvent encore choisir leurs sujets de réimpression à même la littérature française.

C'est donc par préférence que l'on nous offre *Les Trois Mousquetaires* (qui persistent à être quatre) jugeant sans doute que M. Alexandre Dumas n'était pas assez bien connu de nos intellectuels...

A noter d'autre part que la couverture de ces deux livres est ornée d'un dessin de Jean Simard : travail bien supérieur, à mon sens, à l'œuvre de M. Dumas... n'en déplaise à tous les grands esprits qui se régaleront de la prose immortelle de cet immortel auteur !

Pierre Chaloult

Pierre BENOÎT — « L'Atlantide ». Paris, Albin Michel, 1920 (Réimp. Editions Variétés). 19 cm. 250 p.

Atlantide est sans aucun doute le meilleur roman de Pierre Benoît. L'histoire d'Antinéa, super vamp et femme fatale, vivant quelque part dans ce qui aurait été l'Atlantide, ne manque certainement pas d'originalité...

Regrettable toutefois que l'on accorde aussi généreusement les honneurs de la réimpression à trop d'écrivains qui misèrent sur le nazisme (Maurras, Daudet, Béraud, etc...) alors que le grand nombre des plus illustres hommes de lettres de France ont été admirables au cours de cette guerre...

Pierre Chaloult

ALAIN — « Propos sur le Bonheur ». Paris, NRF, 1928 (Réimp. Editions Variétés). 19 cm. 199 p.

Propos sur le Bonheur est l'œuvre d'un Dale Carnegie qui aurait de la culture, d'un Carnegie philosophe et souvent même poète qui nous enseigne l'art de vivre heureux par la recherche d'un bonheur qui convienne à notre esprit.

Pierre Chaloult

Wallace FOWLIE — « De Villon à Péguy ». Montréal, Les Editions de l'Arbre, 1944. 19 cm. 178 p.

Wallace Fowlie, d'étape en étape, cherche à retracer un fil conducteur du génie catholique de la France. Avec un sens poétique très délicat, il nous fait « visiter » la littérature française passant de Villon (l'aube) à Maurice Scène (matin) à Pascal (midi) à Baudelaire (soir) à Péguy (nuit et aube).

Suivent des pages de journal ou commentaires philosophiques de l'auteur, puis enfin une belle étude très personnelle sur le poète Paul Claudel.

Et le moins que l'on puisse dire à l'éloge de Wallace Fowlie, c'est qu'il n'est pas un imitateur...

Pierre Chaloult

Georges DUHAMEL — « Le Club des Lyonnais ». Paris, Mercure de France (Réimp. Editions Variétés). 19 cm. 261 p. Quatrième de la série en cinq volumes : Vie et Aventures de Salavin.

Grand romancier de la vie courante, Georges Duhamel nous décrit l'existence d'hommes, de femmes, de jeunes gens que nous croisons tous les jours dans la rue. Ainsi, tout à coup, l'on s'aperçoit que le monde est rempli de Salavins et de Pasquiers, de ces gens simples et passionnants, fantaisistes derrière leur masque de routine.

Duhamel, savant et musicien, étudie au microscope les vies quotidiennes qu'il nous étale ensuite avec un sens de l'harmonie qui en fait un des plus exquis littérateurs de notre époque...

Pierre Chaloult

André GLARNER — « De Montmartre à Tripoli ». Collection « France Forever ». Montréal, Les Editions de l'Arbre. 1 vol. in-12. 257 p.

Ce journal d'un correspondant de guerre ne fait ni quadruple, ni triple, ni double emploi : il est plein d'aperçus nouveaux, de considérations personnelles, de commentaires fort intéressants.

C'est l'histoire des mois les plus creux de la guerre, écrite au jour le jour par un témoin du drame. D'autre part, André Glarner n'a pas la prétention de peindre une grande fresque. Il se contente de nous faire voyager avec lui. Ainsi nous parlera-t-il de la drôle de guerre, de la cam-

L'ESPRIT DES LIVRES

pagne de France, de la mission du général de Gaulle, de Londres pendant la blitz, de la bataille de l'Atlantique, des campagnes de Grèce, de Syrie, du désert ainsi que d'El Alamein, au nom désormais fameux...

Pierre Chaloult

Paul BOURGET — « Un divorce ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19 cm. 240 p.

Le service de Presse des Editions Variétés nous offre une réimpression de ce célèbre roman paru chez Plon, Paris, 1904. Ce livre a déjà fait couler beaucoup d'encre. Les moralistes et les littérateurs y sont allés de leur verve vindicative pour les premiers et laudative pour les seconds. Tant pis pour l'auteur qui a mis une thèse dans son roman. Au lecteur averti de faire la part des choses.

A. L.

Roland DENIS — « Quatre de la gazelle ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19 cm. 212 p.

« Signe de piste » — collection de romans pour la jeunesse — nous livre aujourd'hui l'histoire de quatre garçons en quête de nouveau. La voix de l'aventure plus puissante que celle des parents et des amis les conduit dans un château rempli de bandits. Capturés et transportés en Amérique du Sud, ils vivent des heures tragiques. La délivrance de la peur par la vaillance constitue le thème de ce roman pour adolescents.

A. L.

Auguste BAILLY — « Cléopâtre ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19 cm. 240 p.

Pascal a écrit du nez de Cléopâtre : « s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ». Au juste, que savons-nous de cette reine orientale ? L'Histoire nous dit surtout que cette reine célèbre par sa beauté conçut, la première, la création de l'immense empire d'Orient que devait réaliser Byzance. M. Auguste Bailly, après Arthur Weigall apologiste éperdu d'une reine morte depuis vingt siècles, tente à son tour de nous ouvrir le cœur de celle qui conquiert César et Antoine. Hypothèses, fantaisies, légendes, quelques notes historiques de Plutarque sont insuffisantes pour justifier qu'elle ne pensait qu'à l'amour. L'auteur l'avoue. Et après tant d'audace et d'indiscrétion qui rendent la lecture de ce livre extrêmement captivante, l'énigme demeure et continuera encore d'attirer les curieux.

A. L.

Emil LUDWIG — « Mackenzie King ». Les Editions de l'Arbre, Montréal. 19 cm. 96 p.

L'auteur esquisse un portrait physique et moral tiré d'un interview avec le Très Honorable Premier Ministre du Canada : une des plus

grandes figures de la scène politique du XXe siècle. Il appert que Mackenzie King est arrivé au sommet de la hiérarchie politique par une solide culture générale et sait s'y maintenir par l'étude approfondie des grands problèmes de notre temps.

A. L.

J. GRIMAL, S. M. — « Avec Jésus formant en nous son prêtre ». Les Editions Granger Frères Ltée, Montréal, 1944. 19 cm. Tome II, 481 p.

N'ayant reçu que le Tome II, il nous est impossible de porter un jugement d'ensemble sur ces méditations sacerdotales. Si le tome I est de même qualité que le tome II, prêtres et religieux y trouveront une excellente nourriture pour leur âme.

A. L.

John Henry, Cardinal NEWMAN — « A Newman Treasury ». Toronto, Longmans, Green and Co., 1943. 21 cm. 395 p.

La grande âme de Newman se dégage de ses écrits et nous devons féliciter l'auteur de nous livrer judicieusement ce trésor toujours nouveau parce que toujours actuel des angoisses de l'homme avant sa soumission totale à l'Eglise. Puis le repos dans la lumière de la foi alors que toute une génération qu'il a formée lui crie : *trahison*. « Je quitte ceux que j'aime et de qui j'ai tout reçu. Je vais vers ceux que je ne connais pas... » nous fait comprendre tout le tragique d'une conversion.

A. L.

G. HOORNAERT, S. J. — « A propos de l'Evangile ». Montréal, Granger Frères, 1944. 19.5 cm. 521 p.

Publié pour la première fois en 1930, ce livre connut un immense succès. S. S. le Pape Pie XI alors glorieusement régnant, bon nombre d'évêques et de pasteurs n'ont pas ménagé leurs félicitations à l'auteur. Ce livre s'adresse non seulement aux prédicateurs en quête d'une formule moderne d'un exposé évangélique mais encore à tous les chrétiens soucieux de mieux connaître leur divin Maître.

A. L.

Accusés de réception :

Claudia de Lys : « L'amour à travers les âges ». Editions de la Revue Moderne, Montréal, 1944. 19 cm. 254 p.

Marcel Proust : « Du côté de chez Swann ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944, 2 vols de plus de 300 p. chacun.

R. P. Egide Roy, O. F. M. : « Le ministère pontifical des missions ». Québec, 1944. Les Missions Franciscaines. 19.5 cm. 32 p.

Comtesse de Ségur : « Pauvre Blaise ». Collection des belles histoires. Montréal, Les Editions Variétés. 18 cm. 169 p.

Comtesse de Ségur : « Les vacances ». *Ibidem*.

LES RECENSIONS DU MOIS...

Souvenirs, par Edouard Montpetit	\$1.50
Musique, par Léo-Pol Morin	2.00
Paroles en liberté, par Marcel Dugas	1.00
La quête de l'existence, par Edmond Labelle	1.00
Connaissance du personnage, par R. Charbonneau	1.25
Pour un renouveau chrétien, par l'abbé Emile Dubois	1.25
Les grandes amitiés (Tome II), par R. Maritain	1.75
L'union à Dieu, par Dom Thibault	1.25
Voyages en forme de croquis, par R. Ristelhueber	1.25
Propos sur le bonheur, par Alain	(R) 1.25
De Villon à Péguy, par W. Fowlie	1.00
Le Club des Lyonnais, par G. Duhamel	(R) 1.25
De Montmartre à Tripoli, par A. Glarner	1.50
Un divorce, par Paul Bourget	1.25
Quatre de la gazelle, par R. Denis (Coll. Signe de piste)75
Cléopâtre, par Auguste Bailly	(R) 1.25
Mackenzie King, par Emil Ludwig	1.00
Avec Jésus formant en nous son prêtre, par J. Grimal (2 v.)	3.00
A propos de l'Évangile, par G. Hoornaert	1.50

En vente à :
LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

Vient de paraître aux Editions du Lévrier

SUR LES ROUTES DE MON PAYS

POÈMES

par Simone PARÉ

12 hors-texte pleines pages « Tavi »

Commissaire diocésaine des Guides cadettes de Québec, mademoiselle Simone Paré a connu les misères volontaires des randonnées en forêt, en montagne, et l'enivrante fatigue qui vous abat le soir sur un lit de camp, face au feu de grève qui s'éteint. C'est alors que renaît la féerie des spectacles contemplés durant le jour, la sourde montée des enthousiasmes où domine la joie. Et comme notre cheftaine tient en mains une bonne plume, tout cela reprend forme et vie dans ce frais et charmant ouvrage qu'elle dédie à ses compagnes de guidisme et qui sera sûrement agréé du public en général, surtout de la Jeunesse.

Prix : \$1.00 – Par la poste : \$1.10

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL
MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.
of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Wilbank 7121

V....

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES

OTTAWA, CAN.

*Achète bien
qui achète chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

*Au service du public
depuis 1868*

Tél. HARbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE
PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Zenith
INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATLantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.

1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTREAL

• NOS TABERNACLES
• SONT EXCLUSIFS EN
• MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

M **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons
FAlkirk 3541

Nouveauté des Editions du Lévrier

Projections

par le T. R. Père M.-A. LAMARCHE, O. P.

ancien Directeur de la Revue dominicaine

Voici dans un style gravé plutôt qu'écrit — le style du Père Lamarche — un recueil d'idées concises, élevées, tonifiantes, d'où l'humour n'est pas absent. N'est-ce pas Olivar Asselin qui proclamait l'auteur un des tout premiers écrivains et orateurs du Canada.

L'ouvrage se divise en trois parties :

RELIGION – LITTÉRATURE – FAITS SOCIAUX

Chacun voudra lire ou relire les brillants chapitres qui le composent, en particulier :

*Franz Werfel et l'esprit de Lourdes — Otez-moi cet écran
L'enseignement marital par la femme — Pascal et Duhamel
Autour de « L'Abatis »,*

les piquantes entrevues avec Colas Cantin, puis cette finale grandiose :
Course à la mort.

Un volume de 212 pages

PRIX : \$1.00

— ● —
En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Nouveauté aux Editions du Lévrier



DE LA JOIE D'AIMER DIEU

SELON L'ESPRIT DE
SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

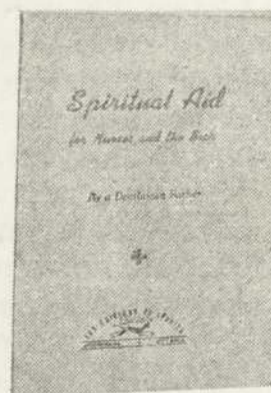
Méditations à la portée de tous

PRIX : \$0.60

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

A new book just out

A Spiritual Aid for Nurses and the Sick



A small book with a big purpose. Adapted from the French and enriched with a special chapter on the great devotion to Saint Ann, it contains all that the sick require to benefit by their sufferings. It should be found in all hospitals and in all christian houses as well.

RETAIL PRICE : \$0.50

Of the French edition 17 000 copies have been sold,
what more could we say ?

Sold at : LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, N.-D. DE GRACE AVE — TEL. WALNUT 6765 — MONTREAL - 28
95 EMPRESS AVENUE — TEL. 2-7363 — OTTAWA

NOUVEAUTÉS

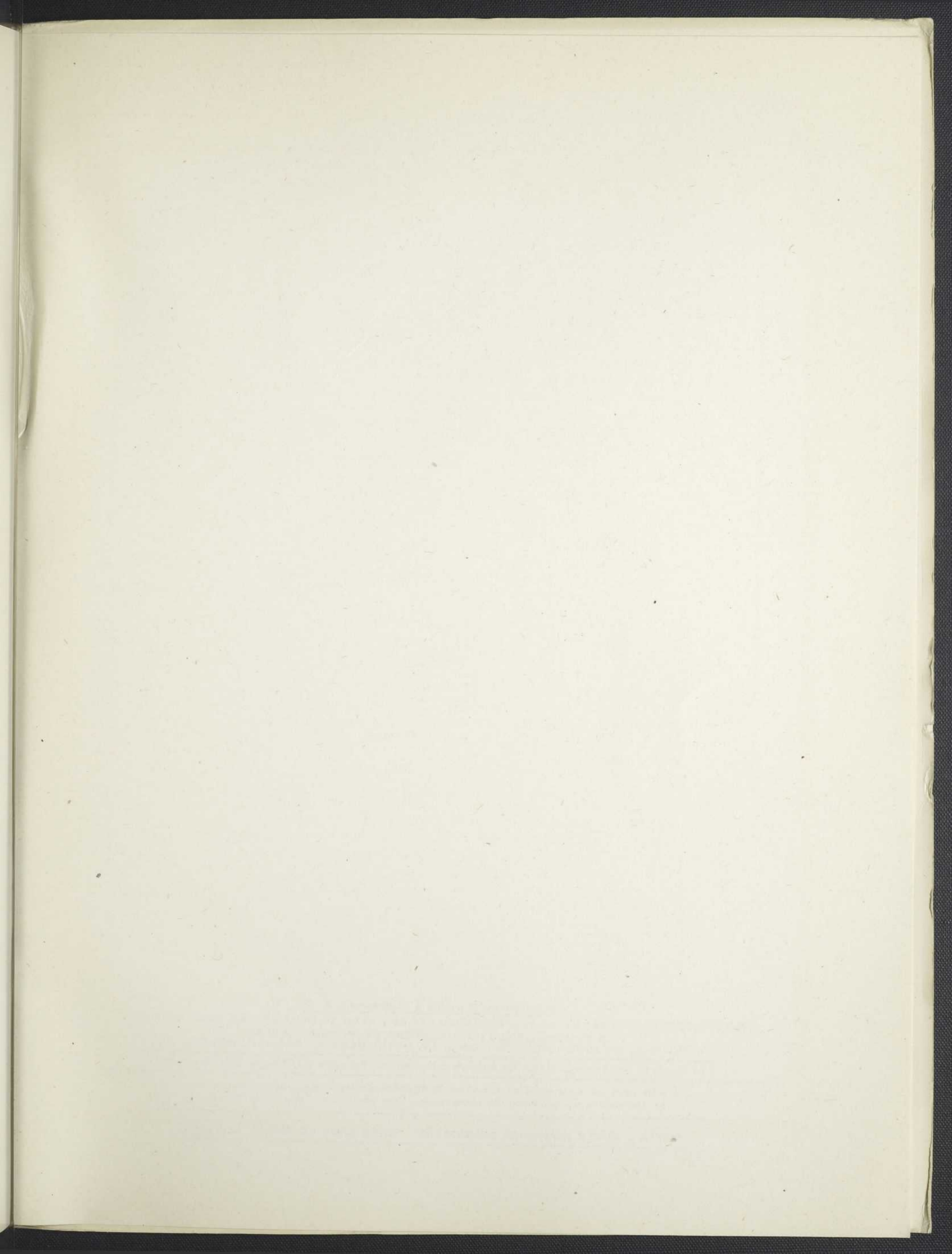
Les grandes amitiés, par Raïssa Maritain (Tome I)	\$1.50
Les grandes amitiés, par Raïssa Maritain (Tome II)	1.75
De Bergson à Thomas d'Aquin, par J. Maritain	2.00
Principes d'une politique humaniste, par J. Maritain	1.50
La Pensée de Saint Paul, par J. Maritain	1.50
Projections, par M.-A. Lamarche, O. P.	1.00
Sur les routes de mon pays, par Simone Paré	1.00
Marc Chagall, par Raïssa Maritain	2.00
Pages immortelles de Pascal, par F. Mauriac	1.50
L'affaire Pétain, par André Schwob	2.00
Jean Duns Scot, par Béraud de Saint-Maurice	1.25
Musique, par Léo-Pol Morin	2.00
Madones canadiennes, par R. Lasnier et M. Barbeau	3.50
L'Annonce faite à Marie, par Paul Claudel	1.50
Cinq grandes odes, par Paul Claudel
Seigneur, apprenez-nous à prier, par Paul Claudel	1.00
Baudelaire et sa mère, par A. Feuillerat	1.25
Un enlèvement, par Adrienne Maillet	1.25
Andante, par Félix Leclerc	1.00
Un art de vivre, par André Maurois	1.75
Le Roi de Kidji, par Delly	1.00
L'homme d'affaires, par Esdras Minville	1.00
Mission à Moscou, par J. E. Davies	3.00
Pensées, par Blaise Pascal	1.25
Cours d'histoire du Canada, par Thomas Chapais (4 v. parus) l'unité	1.50
La diphtongaison. Phonétique expérimentale, par A.-M. Lemoine	3.50
L'art de parler au peuple, par H. Morice	1.25
L'étude et l'enseignement du grec, par M. Lebel	1.50
Synopsis Evangelica, par A.-C. Fillion (relié)	1.50
Présence mariale, par F. Charmot75
Méditations pour la retraite du mois, par J. Baeteman60
Madeleine. Une histoire de vocation (Album)25
Evangéline, par G. Laviolette (Album)25
Conseils sur le travail intellectuel, par L. Riboulet	1.50
Mon alphabet des villes du Canada, par C. Melançon50
Mon alphabet des animaux, par C. Melançon50
Mon alphabet des villes du Québec, par C. Melançon50
Paysannerie. Conte des Rois, par Cécile Chabot75
Ben-Hur (Album)90
Mes histoires préférées (Album)	1.50
François (Grand Album)	1.50
Eve Lavallière, par Omer Englebert	1.25
De la joie d'aimer Dieu, selon l'esprit de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, par A. Mortier, O. P.60

CATALOGUE GÉNÉRAL de tous les livres EN FRANÇAIS
en vente au Canada, avec appréciation.

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA



Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ,
LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la,
ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMP. À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL

